CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO.

IMPRIMERIE DE DOUBLET.

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO,

SUITE

D'ELLIVAL ET CAROLINE.

PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

LA 3 1

La sensibilité fait tout notre génie.
PIRON, *Métromanie.*

TOME TROISIÈME.

PARIS,

RAPET et Cie., rue St.-André-des-Arcs, nº. 41;

1817.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesdellivale03lac

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO.

LETTRE

De la marquise de Florentino au comte Antoine de Volenta.

« Je n'ai pris avec moi qu'un domestique « et un guide. J'ai renvoyé ce guide, lors- « que j'ai été à une petite distance de la « cabane ; je suis descendue de cheval, « j'ai ordonné à mon domestique de m'at- « tendre, et j'ai pris seule la route que « l'on venoit de m'indiquer pour arriver

« chez Thadée. Vous savez, monsieur le « comte, avec quel soin j'ai conservé « dans mes tablettes les noms de la femme « et des enfans du bûcheron. A peine « commençois-je à distinguer la cabane « au travers des arbres, que j'ai rencontré « une femme âgée qui paroissoit en venir. « Je n'ai pas douté que ce ne fût Anna ; « je l'ai appelée par son nom, et je lui ai « demandé si je ne pourrois pas voir sa « fille et ses petits enfans. Elle a paru « étonnée, intimidée, quoique je fusse « mise très-simplement, et que je lui eusse « parlé avec beaucoup de douceur; elle « a répandu quelques larmes, m'a dit en « soupirant, —Nos chers enfans n'existent « plus, nous les avons perdus, — et, « marchant devant moi, m'a conduite vers « la cabane. Thadée et Victor alloient « dans la forêt. Je leur ai dit ce que je « venois de demander à Anna, ce qu'elle « m'avoit répondu ; ils m'ont exprimé les « mêmes regrets, ont appelé Madeleine,

« m'ont demandé la permission de me
« laisser avec elle, parce qu'on les atten-
« doit pour un ouvrage pressé, et sont
« partis avec Anna. J'aurois bien voulu
« les retenir, et les interroger ensemble
« et séparément ; mais j'ai craint de leur
« paroître suspecte, de leur dévoiler mon
« véritable but, et de ne rien apprendre.

« Madeleine m'a fait entrer dans la ca-
« bane, m'a engagée à m'asseoir, et s'est
« assise auprès de moi. — Lorsque j'ai
« formé le projet de venir vous voir, lui
« ai-je dit, je ne m'attendois pas à la triste
« nouvelle que la bonne Anna vient de
« m'apprendre. J'habite depuis peu dans
« le village de....., voisin de cette grande
« forêt, du côté d'Anagni ; chaque jour
« j'ai entendu faire le plus grand éloge de
« vos enfans ; une dame de ma connois-
« sance les a vus dans un vieux château
« abandonné depuis long-temps, et qui
« n'est pas très-éloigné de votre habita-
« tion ; elle en a été enchantée. Je n'ai

« qu'une fille que j'aime beaucoup; je « voulois vous demanderque Marguerite fût sa compagne; elles auroient été « l'une avec l'autre comm e deu sœurs. « — Madeleine, suffoquée par ses lar- « mes qu'elle vouloit retenir, n'a pu « me répondre que par quelques mots. « Elle m'a remerciée, et m'a dit avec « l'accent d'une douleur profonde : — Je « n'ai plus d'enfans.—Que je vous plains! « La cause de votre chagrin est bien ré- « cente; puisse le temps calmer vos justes « regrets! — Elle a gardé le silence. — « Mais, ai-je continué, quel malheur vous « les a enlevés? — Une maladie très- « courte, et qui, dès le premier jour, ne « nous a laissé aucun espoir. Nous avons « inutilement réclamé des secours trop « éloignés de cette demeure isolée : lors- « qu'ils nous ont été annoncés, notre « perte étoit consommée. — La même « maladie les a emportés? — La même « maladie. Ils étoient jumeaux; ils m'ont

« été ravis le même jour. — Un ermite,
« m'a t-on dit, les avoit élevés avec soin?
« —Oui, madame, avec la tendresse d'un
« père. — Et cet ermite, comment se
« nommoit-il? — Ambroise. — Vous ne
« lui connoissiez pas d'autre nom?—Non,
« madame. — Habitoit-il depuis long-
« temps son asile?—Je le crois, madame;
« mais lorsque Dieu m'eût inspiré l'idée
« de lui conduire mes enfans, que je les
« lui recommandai, et qu'il les adopta,
« pour ainsi dire, je ne pensai à lui faire
« aucune question; et d'ailleurs je n'aurois
« pas osé. — Qu'est-il devenu? — Je l'i-
« gnore, madame; tout ce que je sais,
« c'est qu'il avoit abandonné son ermi-
« tage, avant que Dieu ne m'eût séparée
« de mes pauvres enfans. — Vous êtes
« allée quelquefois dans le château ruiné?
« — Oui, madame. —Vous devez y avoir
« vu une espèce de folle qui, dit-on, y a
« passé seule plusieurs années? — Oui,
« madame. — Vous n'avez jamais su son

« nom? — Mes enfans, qui avoient visité « les ruines avant moi, et qu'elle avoit « fort bien traités, l'avoient appelée la « dame Blanche. Ce nom ne paroissoit « pas lui déplaire. Nous l'avons toujours « nommée ainsi. — Vous n'avez rien « connu de son histoire? — Rien, ma- « dame. Elle paroissoit bien bonne et bien « malheureuse. —N'est-elle jamais venue « visiter cette maison? — Non, madame. « — Est-ce que personne ne venoit voir « vos enfans, leur témoigner de l'intérêt, « prendre part à leurs progrès? — Non, « madame. Notre famille, la dame Blan- « che, et l'ermite, étoient sûrement les « seuls qui connussent leur existence, et « qui pussent leur vouloir du bien. — Et « depuis qu'ils ont succombé à une ma- « ladie funeste, personne n'est venu s'in- « former d'eux? — L'ermite et la dame « Blanche auroient pu seuls penser à eux; « ils n'habitent plus dans cette forêt, et « nous n'avons rien appris de leur desti-

« née. — N'avez-vous jamais entendu
« parler de la famille de Florentino, ou
« de celle de Volenta ? — Volenta, Flo-
« rentino, je crois que ce sont des noms
« semblables que mes enfans ont vu ins-
« crits sur les tombes des ruines. — C'est
« tout ce que vous en savez ? — Oui, ma-
« dame. — Il faut que je vous dise tout,
« bonne Madeleine. On m'a assuré qu'un
« bruit extraordinaire avoit été répandu
« au sujet de vos jumeaux. On prétendoit
« qu'ils n'étoient pas vos enfans; qu'on
« vous les avoit confiés dès l'âge le plus
« tendre; que vous en aviez toujours eu
« le plus grand soin ; mais qu'ils appar-
« tenoient à des parens riches et puissans
« qui devoient un jour les réclamer. —
« Madeleine m'a paru se troubler, mais
« se remettant bientôt : — Ah ! madame,
« m'a-t-elle dit, vous êtes mère; vous
« devez sentir quel coup, sans le vouloir,
« vous venez de me porter. Plût à Dieu
« qu'ils n'eussent pas été mes enfans ! Je

« ne serois pas aujourd'hui la plus mal-
« heureuse des mères, et sans espoir de
« consolation. — Je loue votre loyauté,
« Madeleine; votre fidélité à votre parole
« me touche; mais si je savois que vos
« jumeaux étoient de la famille de Flo-
« rentino dont je viens de vous parler; si
« je vous disois qu'amie intime de leurs
« plus proches parens, je venois vous an-
« noncer le changement de leur sort,
« vous faire connoître que leur famille va
« les réclamer, leur rendre leur nom,
« leur naissance, leur fortune... Eh! ma-
« dame, s'est-elle écriée avec une vivacité
« qui m'a surprise, quel est donc le but
« de l'épreuve que vous voulez me faire
« subir? N'augmentez pas la douleur d'une
« mère qui a perdu ses enfans. Mon pau-
« vre Jean, ma pauvre Marguerite, vous
« étiez destinés à passer votre vie dans ce
« désert, à travailler pour gagner votre
« subsistance; mais, dans cette cabane,
« vous auriez été heureux, et votre mère

« auroit été la plus heureuse des femmes.
« Mes pauvres enfans, je ne vous verrai
« plus. Madame, pardonnez; mais quels
« chagrins vous avez réveillés ! Puissiez-
« vous n'en jamais éprouver de sembla-
« bles ! — Elle est sortie de la chambre,
« elle s'est arrêtée devant la porte, et elle a
« pleuré amèrement. J'ai vu que je ne pou-
« vois plus continuer les démarches que
« j'avois projetées; je suis allée à elle.—
« Combien je me repens, infortunée Ma-
« deleine, d'avoir trop cédé à une vaine
« curiosité ! Oubliez, je vous en conjure,
« ce que j'avois imaginé pour vous en-
« gager à me tout dire au sujet de deux
« jeunes gens pour lesquels on m'avoit
« prévenue de la manière la plus favo-
« rable, et que je me sentois disposée à
« beaucoup aimer. Souvenez-vous seu-
« lement des bonnes intentions qui m'a-
« voient amenée vers vous. Je vous en-
« verrai mon adresse, et si jamais je puis
« vous être utile, à vous ou à votre fa-

« mille, j'éprouverai une satisfaction plus « douce que je ne pourrois vous l'expri- « mer. Que Dieu vous console, ma bonne « Madeleine. — Elle m'a témoigné sa « reconnoissance, et comme j'allois la « quitter, j'ai vu revenir Anna, Thadée « et Victor. Je me suis avancée avec « Thadée jusques auprès de l'entrée du « jardin ; je lui ai dit quelques mots sur « la perte des jumeaux ; sa réponse a été « conforme à celles de Madeleine. J'ai « salué, avec l'air le plus affectueux, ce « vieux Thadée, Madeleine et Anna ; et, « sous le prétexte de craindre de m'égarer, « j'ai prié Victor de m'accompagner jus- « ques à l'endroit où j'avois laissé mon « domestique. Je lui ai parlé du projet « pour lequel j'étois venue à la cabane, « et de la peine que j'avois éprouvée en « apprenant la mort de Jean et de Mar- « guerite ; je lui ai parlé aussi de l'ermite « et de la dame Blanche. Victor n'avoit « jamais vu ni la dame, ni le père Am-

« broise ; mais il étoit bien reconnoissant
« de ce qu'ils avoient fait pour ses enfans.
« — Nos pauvres jumeaux, ils étoient si
« aimables, si bons ! ils nous aimoient
« tant ! je les regretterai toute ma vie ; et
« notre Madeleine, combien elle est affli-
« gée ! Nos enfans faisoient tout son bon-
« heur ; avec quelle ardeur je prie Dieu
« tous les jours qu'il veuille bien diminuer
« sa peine ! — J'ai remercié Victor, et je
« suis remontée à cheval. J'ai enfin été dé-
« barrassée de la contrainte à laquelle je
« venois de m'assujettir. Combien j'avois
« été contrariée pendant mon séjour dans
« la cabane !

« Mais que conclure du résultat de mes
« recherches ? Jean et Marguerite sont-ils
« réellement morts, ou ont-ils été seule-
« ment retirés de la cabane de Thadée,
« pour être placés plus en sûreté dans
« quelque autre retraite ? Madeleine et sa
« famille devoient s'être vivement attachés
« à eux. L'éloignement des jumeaux et la

« crainte de ne plus les revoir, ne suffi-
« roient-ils pas pour expliquer les regrets
« et la douleur de Madeleine et de ses
« parens? Je ne puis pas croire à cette
« maladie si prompte et si terrible. Tout
« me dit que Jean et Marguerite vivent
« encore. Où seroient-ils maintenant?
« Sont-ils les enfans de M. de Florentino?
« Comment découvrir leur nouveau sé-
« jour? Quels renseignemens pouvons-
« nous chercher à nous procurer, sans
« éveiller les soupçons, et nous précipiter
« dans les dangers que nous voulons évi-
« ter? Tout me trouble et m'épouvante.
« Jamais mon inquiétude n'a été plus
« grande qu'aujourd'hui. Je suis fâchée
« que vous ayez cru devoir vous absenter
« pour quelques jours de cette capitale
« avant mon retour. Je suis pressée de
« savoir ce que Constance vous a dit. Je
« tâcherai de connoître, par elle et sans
« qu'elle s'en doute, tout ce qu'elle peut
« avoir appris au sujet des Santangélo.

AUTRE LETTRE

De la même au même.

» Je n'ai plus de doute. Toutes nos « craintes sont réalisées. Quel est donc l'o- « rage qui va fondre sur nous ! et que « pourrons nous faire pour le conjurer? « Revenez promptement à Rome. Nous « avons besoin de concerter nos mesu- « res, et nous n'avons pas un moment à « perdre.

» Depuis long-temps, je devois une « visite de cérémonie à milady..... qui « est à Rome depuis quelques mois. Je « suis allée chez elle avec Constance. Pen- « dant que j'étois encore chez cette dame « étrangère, on a annoncé la princesse « de Santangélo. Elle est entrée avec ses « deux jeunes parens, Gustave et Vic- « torine. J'éprouvois une terreur secrète; « mais que n'ai je pas ressenti, lorsque

« j'ai vu de près Victorine et son frère !
« Quelle ressemblance frappante avec Jean
« et Marguerite ! La différence de leurs
« costumes ne m'a pas fait hésiter un mo-
« ment. Ils ont dit quelques mots en sa-
« luant milady, et j'ai cru entendre les
« jumeaux du château ruiné. Constance
« avoit bien de la peine à cacher sa joie,
« en voyant le jeune baron. Il a jeté les
« yeux sur moi, ainsi que Victorine; et à
« l'instant ils ont paru éprouver une agi-
« tation extrême. Il est évident qu'ils ont
« reconnu la dame qui les avoit rencon-
« trés dans les ruines de la forêt, et aux
« menaces de laquelle ils avoient eu tant
« de peine à se dérober J'ai eu un grand
« tort à cette époque. J'aurois pu obtenir
« par la séduction ce que j'ai essayé en
« vain d'avoir par la violence. Victorine
« et le baron sont donc Marguerite et
« son frère. Mais pourquoi les avoir tenus
« pendant tant d'années dans une cabane
« de bûcheron, au milieu d'une forêt dé-

« serte, dans la plus grande ignorance de
« leur nom, et sans aucune sorte d'édu-
« cation, car celle qu'ils ont reçue, ils ne
« la doivent qu'à une espèce de hasard?
« Pourquoi, maintenant, annoncer à tout
« le monde, qu'ils arrivent du royaume
« de Naples où ils ne sont jamais allés?
« Ces jumeaux ne sont pas du sang de la
« princesse; elle les aime et les protège;
« mais ils sont d'une famille différente de
« la sienne, et qu'on ne veut déclarer que
« lorsque toutes les précautions qu'on
« peut avoir en vue, auront été prises. En
« attendant qu'on les produise sous leur
« véritable nom, on les a retirés d'un sé-
« jour isolé où quelques circonstances, et
« peut-être mon apparition dans les rui-
« nes, auront fait croire qu'ils ne pou-
« voient plus être en sureté; et on les a
« mis sous lasauve-garde de la princesse.
« Je me reprocherai toujours la manière
« dont je me suis conduite lorsque je les
« ai vus dans le château. Mais, au lieu de

« nous occuper de ce qui est passé, pen-
« sons à un avenir qui doit nous faire
« frémir.

» J'ai examiné avec bien de l'attention le
« baron et Victorine. Plus je les ai consi-
« dérés, et plus j'ai remarqué en eux des
« attitudes, des gestes, des manières des
« Florentino et des Volenta. Combien
« surtout leurs traits et leur physiono-
« mie m'ont paru tenir de ceux de feu
« mon mari! J'en suis entièrement con-
« vaincue : le baron et Victorine sont les
« mêmes jumeaux que ceux qui ont été
« élevés sous les noms de Marguerite et de
« Jean et c'est au marquis de Florentino
« et à sa première femme, qu'ils doivent
« le jour. Voyez, d'après cela, tout ce
« qui nous menace; mais ce n'est pas tout
« ce que nous avons à redouter.

» Qui a inspiré à la princesse des senti-
« mens si tendres pour ces jumeaux dont
« l'existence peut nous être si funeste?
« Elle étoit l'amie intime de leur tante

« Aurore de Volenta. Mais ce n'est que « depuis quelques jours que son affection « pour les jumeaux se manifeste. Est ce « qu'Aurore vivroit encore? Est ce qu'A- « médée de Florentino vivroit aussi? Cette « dame qu'ils appellent la dame Blanche, « et qui passe tant d'années dans un châ- « teau abandonné ; ce père Ambroise, re- « tiré pendant le même temps dans un « ermitage de la forêt; l'affection de la « dame pour les jumeaux; les soins pour « ainsi dire paternels que leur donne l'er- « mite ; combien de circonstances qui « paroissent confirmer mes terribles pres- « sentimens ! Tous les morts revien- « droient-ils à la lumière pour nous acca- « bler? N'aurions-nous joui d'une si lon- « gne sécurité que pour tomber dans un « abîme plus profond? Arrivez à l'instant, « et réunissons tous nos efforts.

» La famille d'Ellival seroit-elle dans « le secret? Les jumeaux sont très-bien « reçus chez la comtesse Caroline. Quel-

« ques personnes disent même que le « comte Charles a conçu pour Victorine « une grande passion que ses parens et « la princesse ne désapprouvent pas; et « d'autres ajoutent que, malgré le grand « service que le baron a rendu à ma fille, « et ce qu'il lui a témoigné à cette occa- « sion, ce n'est pas Constance qui règne « sur son cœur, et que tous ses hommages « secrets sont pour mademoiselle Adé- « laïde d'Ellival. Constance ne sait rien « qui puisse nous éclairer. Éprise du ba- « ron, à qui elle croit devoir la vie, elle se « persuade qu'il n'aime qu'elle. Elle ne « doute pas qu'il ne soit de la famille de « la princesse, qui lui destine, lui a-t-on « dit, une grande partie de sa fortune. « Pendant qu'il étoit chez milady, il a « salué Constance avec une grande poli- « tesse et un air très-riant; il a paru, plu- « sieur fois, vouloir s'approcher d'elle. « Mais ma fille étoit auprès de moi, et « ma présence arrêtoit le baron. J'ai ca-

« ché avec beaucoup de soin, mes émo-
« tions secrettes; je n'ai pas paru le recon-
« noître; j'ai composé mon visage, de
« manière à l'attirer auprès de moi plu-
« tôt que de le repousser; j'attendois qu'il
« fût près de ma fille, pour qu'elle me le
« présentât, d'après ce que j'avois recom-
« mandé à Constance, et que je pusse le
« remercier de ce qu'il avoit fait pour elle;
« mais ma vue lui rappeloit la dame cour-
« roucée du château ruiné; et il se détour-
« noit. Bientôt il est sorti avec sa sœur et la
« princesse dont la visite a été très courte,
« et je me suis empressée de prendre congé
« de milady, et de venir vous écrire. »

CHAPITRE XXIII.

Le comte Antoine étoit auprès de la marquise de Florentino. Ils venoient d'avoir une longue conférence secrète. Ils alloient se séparer.—« Le sort en est jeté, « comte, persistez-vous à vous charger « de l'exécution? — Oui, madame. — Le « parti que nous prenons est le seul qui « puisse nous sauver. Les jumeaux sont « les fils de M. de Florentino; vous en êtes « aussi persuadé que moi. Chaque instant « qui s'écoule accroît nos dangers; il faut « les enlever à leurs parens, les dérober « à tous les yeux, anéantir, pour ainsi « dire, leur existence, ou tout se découvre, et nous périssons dans la honte. « Vous et moi connoîtrons seuls leur der-

« nière retraite ; et si notre sûreté pouvoit « exiger de plus grandes precautions en- « core, ils mourront, et toutes nos craintes « seront à jamais dissipées. Mais êtes-vous « bien sûr de pouvoir les arracher du « palais de Santangélo, sans qu'on soup- « çonne ni l'enlèvement, ni les auteurs « d'une entreprise aussi hardie ? — Je vous « ai déjà exposé, madame, les moyens « que j'emploierai. On ne pourra, en au- « cune manière, deviner la cause de leur « disparition. Leur prison sera entière- « ment ignorée, personne ne sera com- « promis, et les soupçons tomberoient « sur tous les habitans de Rome, avant « d'arriver jusqu'à nous. — Allez donc ; « comte, et que la plus grande célérité « ajoute à la sûreté de nos mesures. Allez. » — Et, en proférant cette terrible condamnation, sa voix étoit forte, mais entrecoupée, son visage enflammé, son geste effrayant, son agitation extrême. Elle ouvrit la porte de son cabinet, pour s'assurer

de nouveau que personne n'avoit pu les entendre, frémit, renouvela son arrêt funeste, et se sépara du comte, dont le regard étoit sinistre, mais dont la contenance plus assurée annonçoit le calme affreux d'une âme familiarisée avec les plus noirs projets.

Les jumeaux n'étoient pas cependant les seules victimes que le comte Antoine avoit résolu d'immoler. Il vouloit obtenir la main de Constance. Il savoit que madame de Florentino désiroit vivement d'unir sa fille au comte Charles d'Ellival. Le jeune Charles aimoit passionément Victorine; mais Victorine alloit disparoître, elle alloit cesser d'exister pour le comte; et quoique le désespoir de ce dernier dût être affreux, le temps calmeroit sa douleur; la beauté de Constance le séduiroit; les artifices de la marquise acheveroient de le subjuguer. Il falloit écarter ce rival dangereux. Il falloit le soustraire, comme les jumeaux, à sa famille, à ses

amis. Un second complot, que le comte Antoine sauroit bien empêcher la marquise de découvrir, le délivreroit à jamais de ce Charles qu'on voudroit lui préférer.

CHAPITRE XXIV.

Les jumeaux étoient ensemble dans l'appartement de Victorine. On vint leur dire qu'un jeune cultivateur demandoit à leur parler en particulier. On l'introduit. Sa figure annonçoit la candeur. Il dit qu'il demeuroit dans un village peu éloigné de la ville. Comme il traversoit, pour venir à Rome, un bois assez grand, et qu'il passoit auprès d'une chaumière isolée, une femme étoit venue à lui, lui avoit remis une lettre, et l'avoit engagé à la porter au palais de Santangélo, et à ne la donner qu'à monsieur le baron, ou à mademoiselle Victorine. Le baron prend la lettre, remercie le jeune homme, lui donne une pièce d'argent, et le congédie.

La lettre étoit adressée à monsieur le baron Gustave et à mademoiselle Victorine de Santangélo.

Le baron la décachète et lit: -- «Vous « que j'ai eu tant de plaisir à élever, qui « faisiez tout mon bonheur, et sans les- « quels je ne puis vivre, ne refusez pas « à celle qui vous a servi de mère la satis- « faction de vous revoir un instant. J'ai « quitté la cabane où mes yeux ne cessent « de vous chercher. Je suis venue dans « une chaumière isolée, au milieu d'un « bois très-voisin de la ville. Prenez le « chemin de Tivoli jusques à la seconde « route à droite, elle vous conduira au « bois où je vous attends; et, en suivant « le premier sentier à gauche, vous arri- « verez, sans pouvoir vous tromper, à la « chaumière. Venez-y seuls; vous n'y « serez connus que de moi; votre absence « sera très-courte; votre course ne pourra « faire naître aucun soupçon. Celle que « vous avez tant de fois appelée votre

« mère, vous embrassera, et s'en retour-
« nera moins malheureuse. »

Les jumeaux baisent avec transport la lettre de Madeleine. Ils sont allés souvent se promener dans le bois qu'elle leur indique ; ils ont entrevu la chaumière, ils connoissent sa position. Le hasard fait qu'ils n'ont pas encore fait leur toilette, et qu'ils sont en habit très-simple ; ils demandent à l'instant une voiture, et se font conduire jusques au-de là des faubourgs de Rome. Mettant alors pied à terre, et recommandant à leurs gens de les attendre, ils s'avancent, pleins de joie, vers l'endroit où leur bonne mère va les serrer dans ses bras.

Ils arrivent à la chaumière. Un inconnu est près de la porte. Ils demandent Madeleine ; on les fait entrer, on les conduit dans une chambre de derrière, obscure, et plus basse que celles de devant ; et, au moment où ils en veulent descendre les marches, plusieurs hommes armés se pré-

cipitent sur eux, lient leurs mains, leur bandent les yeux, mettent un bâillon dans leurs bouches, et les laissent sur de mauvais bancs, dans l'impossibilité de faire le plus petit mouvement, de voir et de parler. Quel ne fut pas le désespoir de Gustave et celui de Victorine !

LETTRE

De Dominique au comte Antoine de Volenta.

« J'ai pris toutes les précautions que « vous m'avez prescrites pour que cette « lettre vous parvînt sûrement. Vous n'y « trouverez, d'après vos ordres, ni adresse, « ni date, ni signature.

« Lorsque la nuit a été close, la voi- « ture est arrivée à la chaumière, ainsi que « vous l'aviez réglé. Nous y avons fait « monter le frère et la sœur, mais sans « leur ôter leurs liens, leurs bandeaux, ni « leurs bâillons. Le jeune homme paroissoit furieux, et sa sœur presque sans « connoissance. Je suis monté dans la voi- « ture avec eux. Quatre hommes nous es- « cortoient. Je les avois choisis, ainsi que « le postillon, parmi ceux dont le dévoue- « ment est éprouvé depuis long-temps,

« et pour qui l'argent est tout. Le temps « nous favorisoit ; le ciel étoit couvert de « nuages noirs ; le vent étoit impétueux ; « le tonnerre éclatoit ; le bruit de l'orage « ne permettoit pas de distinguer celui « des roues et des chevaux ; et l'obscurité « étoit si épaisse que nous avons failli, « plusieurs fois, à nous égarer. Toutes « nos stations ont eu lieu dans les endroits « inhabités que vous nous aviez indiqués. « Nous n'avons voyagé que la nuit, et en « évitant les villages et les routes fréquen- « tées. Les détours que nous avons été « obligés de faire, ont prolongé notre « voyage. Cependant nous sommes arri- « vés ce matin, d'assez bonne heure, au « château.

« Le frère et la sœur ont été à l'instant « séparés l'un de l'autre. Chacun d'eux a « été enfermé dans une tour ; une grande « distance sépare leurs prisons. J'ai con- « gédié ceux qui m'avoient aidé, et je les « ai satisfaits au-delà de leurs espérances.

« Ils désireroient bien vivement des or-
« dres pour une nouvelle expédition. J'ai
« eu ensuite une longue conversation avec
« le concierge. Je n'ai rien oublié de ce
« que vous m'aviez recommandé de lui
« dire au sujet de ses nouveaux prison-
« niers. Il sait fort bien que sa vie dépend
« de son exacte obéissance et de sa dis-
« crétion. Je lui ai demandé si l'on enten-
« doit encore différens bruits extraordi-
« naires dans quelques parties du château,
« et particulièrement dans les environs de
« la salle tendue de noir, au milieu de
« laquelle on conserve le cercueil de feu
« madame la comtesse, morte dans une
« chambre voisine, il y a plusieurs an-
« nées. Il m'a répondu que ces retentisse-
« mens souterrains, qui régnoient souvent
« au-dessous des cours et des bâtimens,
« et dont les roulemens sourds, mais ef-
« frayans, paroissoient s'étendre à de gran-
« des distances, avoient cessé depuis un
« très-long temps, et à peu près à l'épo-

« que où un événement extraordinaire « dont il vous rendit compte, lui inspira, « ainsi qu'à sa famille, une terreur si « grande. Cette époque est celle où ils « crurent voir l'esprit de feu madame la « comtesse, sortir de la salle noire, ouvrir « avec fracas toutes les portes, traverser « la galerie, les vestibules, les cours, s'é- « chapper dans l'avenue, et se perdre dans « les airs. Vous savez combien le concierge « est superstitieux, et combien son esprit est « borné. Mais il n'en obéira que plus fidè- « lement à vos volontés, et ne se rappellera « que davantage vos menaces et vos pro- « messes. Il s'est bientôt empressé d'ajou- « ter que, si ces commotions souterraines « qui paroissoient quelquefois ébranler les « fondemens du château, ne se faisoient « plus sentir, il entendoit presque toutes « les nuits, auprès de la salle noire, des « bruits assez prolongés, des accens plain- « tifs, et comme des gémissemens. — Les « portes, m'a-t-il dit, qui conduisent de

« mon logement, des cours et des vesti-
« bules, dans la salle noire, sont toujours
« fermées avec le plus grand soin, ainsi
« que toutes celles par lesquelles on com-
« munique de cette salle dans les appar-
« temens qui l'environnent, et cepen-
« dant, lorsque je la visite, je crois voir
« souvent les meubles et les tapis déran-
« gés; et mes enfans, par qui je me fais
« toujours accompagner dans cette pièce,
« croient le remarquer de même. — Je
« lui ai dit que ce qu'il entendoit, ne pou-
« voit venir que des effets du vent, ou de
« quelque autre cause semblable, dans un
« château immense et très-sonore; et, après
« l'avoir rassuré, je l'ai engagé à redou-
« bler sans cesse d'exactitude et de vigi-
« lance. »

CHAPITRE XXV.

Le comte Charles aimoit à se promener dans les environs de Rome, et quelquefois il n'avoit personne avec lui. Le jour où le baron et mademoiselle de Santangélo, trompés par une prétendue lettre de Madeleine, étoient allés à la chaumière écartée, où un affreux complot leur avoit fait perdre leur liberté, le comte Charles, livré à ses réflexions, s'étoit éloigné seul de la ville en suivant une route qu'il avoit souvent préférée pour ses promenades. Le soleil étoit couché depuis quelque temps, et il alloit revenir sur ses pas, lorsqu'un jeune enfant, couvert de haillons, courut à lui, et lui demanda quelque secours pour sa pauvre mère qui

se mouroit de maladie et de besoin, dans une maison délabrée qu'il lui montra à quelque distance du chemin. Le comte Charles, qui ne connoissoit pas de plus grande jouissance que celle de soulager le malheur, suivit l'enfant, à qui il dit de le conduire auprès de sa mère. Il traverse plusieurs chambres à demi-ruinées; et, au moment où il alloit, à la prière de l'enfant, monter un vieux escalier, la porte d'une cave obscure s'ouvre rapidement, et il est lancé dans le souterrain par plusieurs hommes qui tombent sur lui par derrière, se précipitent avec lui dans cette cave très-profonde, le saisissent, le garrottent avec force, malgré sa résistance, et le laissent étendu sur la terre, ayant à peine la faculté de respirer.

Lorsque la nuit fut très-avancée, on vint le chercher; et, sans lui laisser aucun moyen de voir, de crier, ni même de parler, on l'attacha sur un cheval, derrière un des hommes qui l'avoient jeté

dans le souterrain ; un autre homme de la même bande étoit déjà sur un second cheval, et, tous deux bien armés, partirent au grand galop, au milieu d'un orage des plus violens.

LETTRE

De Dominique au comte Antoine de Volenta.

« Fabrice vient d'arriver avec un de « ses compagnons. Ils ont amené le jeune « comte. Ainsi tout a réussi au gré de vos « désirs, et j'espère que vous serez con- « tent de moi. Le comte a été renfermé « dans une prison particulière, aussi éloi- « gnée que cela a été possible de celle du frère et de celle de la sœur. J'avois prévenu le concierge de la venue de son troisième prisonnier. Il est bien endoc- « triné, et tient trop à la vie, pour ne « pas exécuter tous vos ordres avec le « soin le plus attentif. Il ne négligera au- « cune précaution. Il a vu seul conduire « les trois prisonniers; lui seul entrera « dans leurs chambres, leur portera à « manger, pourvoira à leurs besoins. Sa

« famille ne sera mise dans aucune con-
« fidence. Fabrice et son camarade ont
« paru bien contens de ce que je leur ai
« donné au-delà de la somme convenue.
« Ils sont repartis sans se reposer, ainsi
« que ceux qui avoient conduit le frère
« et la sœur. Le comte est bien éloigné
« de penser qu'il est renfermé dans les
« mêmes murs que son ami et celle qu'il
« aime avec tant d'ardeur.

« N'ayant plus d'arrangemens à pren-
« dre, ni de recommandations à faire
« dans ce château, je vais me rendre au-
« près de vous. La prolongation de mon
« séjour ici ne pourroit maintenant servir
« qu'à donner des soupçons.

« J'avois envie de parcourir, avant de
« partir, ces vastes souterrains dont une
« issue donne dans une forêt assez éloi-
« gnée, et qui ont servi pendant si long-
« temps de retraite à cette nombreuse
« bande de brigands dont vous aviez
« gagné le capitaine, et dans les cachots

« de laquelle Amédée et Aurore reçurent
« la mort ; mais je n'aurois pas pu trouver
« seul les escaliers qui y aboutissent, et
« je n'ai voulu donner au concierge au-
« cune connoissance de ces souterrains,
« ni de leur histoire. Je l'ai prié seulement
« de me conduire dans la salle noire. Au
« moment où nous ouvrions la porte,
« j'ai cru entendre le bruit d'une boiserie
« qu'un ressort faisoit jouer avec violence;
« mais je n'en ai rien dit au concierge,
« pour ne pas ajouter aux craintes qui
« peuvent le prendre de temps en temps.
« J'ai tout examiné dans cette salle lugu-
« bre, et je n'ai pu rapporter le bruit qui
« avoit excité mon attention, qu'à une
« fenêtre mal fermée que le vent avoit pu
« faire battre. Le drap funèbre qui cou-
« vre le cercueil est toujours en bon état;
« il n'y a que la broderie des armes de
« feu madame, qui paroît un peu gâtée.
« Le concierge n'a pas pu encore s'ac-
« coutumer assez à l'appareil de deuil de

« cette salle, pour y entrer sans trouble.
« Au reste, je ne suis pas étonné qu'il
« tienne beaucoup à son poste. Il a un
« traitement considérable; son logement
« est très-beau, et les paysans des envi-
« rons lui font la cour. S'il venoit à mou-
« rir, et que vous voulussiez me donner
« sa place, je serois très-reconnoissant de
« votre bonté. Ses enfans pourroient être
« placés ailleurs, et vous n'auriez besoin
« de confier à personne les secrets relatifs
« aux prisonniers.

« Je n'ai pas manqué de rappeler au
« concierge l'anniversaire pour lequel il
« devra, d'après vos ordres, prévenir le
« curé. »

LETTRE

De la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte de.....

« Quels épouvantables malheurs nous « éprouvons, ma chère cousine ! La fou- « dre vient de nous frapper ; et nous ne « prévoyons encore aucun terme aux « maux affreux qui nous accablent. Puisse « le ciel donner à d'Ellival la force de « résister au coup terrible qui vient de « nous atterrer ! Nous ne savons ce que « Charles est devenu. Jugez du désespoir » d'une mère. Madame de Santangélo « a aussi perdu Gustave et Victorine. « Les jumeaux ont disparu. Voilà deux « jours écoulés, et nous ne recevons au- « cune nouvelle. Combien de lettres, « combien de courriers sont déjà partis ! « N'ayant aucun renseignement, nous « sommes obligés de diriger nos recher- « ches de tous les côtés. Ce pauvre Charles,

« l'objet de tant d'affections, l'amour et « l'orgueil de sa famille, que son père a « élevé avec tant de soin, qui devoit, « avec sa sœur, honorer notre vieillesse, « serois-je donc condamnée à ne plus le « revoir? Ma tête se perd; mon cœur est « déchiré. O mon Dieu! ayez pitié de ma « douleur extrême!

« Il est sorti avant-hier pour une de ses « promenades favorites; il étoit seul et à « pied, ainsi que cela lui arrive souvent. « On ne l'a pas vu revenir. Nos gens, qui « lui sont très-attachés, sont allés d'eux- « mêmes sur les différentes routes qu'il a « toujours paru préférer. Ils n'ont pu « avoir aucune nouvelle de mon fils; « personne ne l'avoit vu passer. Quelle « n'a pas été notre inquiétude! et combien « elle devenoit plus vive, à mesure que « la nuit avançoit!

« Vers le point du jour, la princesse de « Santangélo est arrivée. Elle étoit déso- « lée. La veille, les jumeaux étoient sortis

« en voiture. Ils s'étoient fait conduire « dans la campagne, étoient descendus, « avoient recommandé de les attendre, « s'étoient avancés fort gais vers un grand « bois, et n'avoient plus paru. On avoit « employé une grande partie de la nuit à « parcourir le bois, à faire des feux, à « appeler. Toutes les recherches avoient « été inutiles. On n'avoit trouvé qu'une « chaumière abandonnée ; personne n'a- « voit répondu.

« Cette bonne princesse n'éprouveroit « pas un chagrin plus grand, si les ju- « meaux étoient ses propres enfans.

» Ma mère, Dulac, le baron de Lisberg, « sont navrés de douleur ; et Adélaïde, « que je crains qu'elle ne succombe à « tout ce qu'elle ressent ! Vous connoissez « son affection pour le baron, sa tendresse « pour son frère, son amitié pour Victo- « rine. Elle ne se plaint, ne pleure, ni « n'ose interroger. Immobile à sa place, « les yeux fixés sur la porte, elle paroît

« presque inanimée. Je la presse dans mes « bras; elle me regarde comme quelqu'un « qui implore la pitié, me sourit de manière « à m'arracher l'âme, et reprend machi- « nalement son effrayante attitude. Jamais « une mère n'a plus souffert que moi ; et « d'Ellival, d'Ellival, ma fille, ma mère, « ô Dieu ! pourquoi ne puis-je désirer la « mort !

« Peut-on tomber dans un abîme plus » affreux ?

« On a dépêché un courrier à Aurore « et à Amédée. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Amédée et Aurore, ou plutôt Ambroise et Lucie sont arrivés cette nuit. « Nous les avons logés dans une aile « écartée du palais que nous habitons. Ils « n'auront à craindre les regards d'aucun « de ceux par lesquels ils ne veulent pas « être reconnus. La princesse, à qui d'Elival a écrit un billet, est accourue. « Nous nous sommes tous renfermés dans « la chambre de Lucie. Combien de larmes nous avons répandues !

« Lucie et Ambroise ne sont pas sans « espérance. Ils ne doutent pas que mon « fils et les jumeaux n'aient été enlevés. « Ils soupçonnent fortement le comte « Antoine de Volenta et la marquise de » Florentino d'être les auteurs de cette « horrible machination. Mais comment « découvrir la prison dans laquelle ils ont

« fait renfermer ces innocentes victimes « de l'ambition la plus criminelle? Et quels « moyens prendre ensuite pour parvenir « à les délivrer, sans exposer leur vie ?

« Ambroise et Lucie ont d'abord pensé « à cet immense château dans les souter- « rains duquel Lucie a été sous le poi- « gnard de féroces brigands. Mais elle « ignore le nom de ce château, et ne croit « pas qu'il appartienne au comte Antoine, « ni à la marquise.

« En y réfléchissant davantage, ils se sont « convaincus que les trois jeunes gens « devoient être gardés dans les habitations « souterraines du château ruiné, si bien « connu de Lucie; et, peu d'heures après, « ils sont partis avec le comte d'Ellival, « Dulac, Lisberg, et plusieurs domesti- « ques, pour la forêt voisine des sources « du Téverone. Quelle peine on a eue à « m'empêcher de les accompagner? Et « avec quelle impatience j'attends leur « retour, ou une lettre d'Ellival! »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« L'espoir que Lucie et Ambroise nous « avoient donné, s'est dissipé. On n'a « trouvé ni Charles, ni Victorine, ni le « baron, dans les souterrains des ruines. « On a tout visité, tout parcouru; on a « examiné tous les réduits; on a suivi « tous les défilés, ouvert toutes les portes; « aucune trace d'habitation ne s'est pré- « sentée; on n'a découvert ni habitant, « ni prisonnier, ni geolier. Mais une « nouvelle espérance nous est donnée. « Puisse-t-elle se réaliser !

« La princesse de Santangélo sort de « chez Lucie. Elle étoit venue, pleine « d'impatience, nous communiquer ce « qu'elle venoit d'apprendre. Une de ses « parentes venoit par hasard de lui dire « que le comte Antoine de Volenta pos- « sédoit un château très-grand et très-

« ancien dans les montagnes des Apen-
« nins, et près des frontières du royaume
« de Naples; que ce château portoit le
« nom de Saint-Paul; que la femme du
« comte y étoit morte il y a plusieurs
« années, et que son cercueil y avoit tou-
« jours été conservé depuis, dans une
« espèce de chapelle ou de grande salle
« tendue de noir. Cette salle noire, ce
« cercueil, cette espèce de catafalque,
« ont rappelé à Lucie ce qu'elle avoit vu
« en s'échappant du château dans les sou-
« terrains duquel elle devoit périr sous
« le fer de brigands. Elle n'a plus douté
« que ce ne fût dans le château de Saint-
« Paul qu'elle eût été renfermée; elle a pu
« indiquer les différens endroits par où
« elle avoit passé pour revenir à Rome,
« et n'a rien négligé pour nous convaincre
« qu'on trouveroit à Saint-Paul Charles,
« Gustave et Victorine.

« Ellival, Lisberg, Dulac, Ambroise
« et Lucie partent dans quelques heures;

« mais comme les cavernes, au-dessus des-
« quelles le château a été bâti, pourroient
« renfermer encore une troupe nom-
« breuse de brigands, mon mari et Am-
« broise emmènent avec eux beaucoup
« plus de domestiques que lorsqu'ils sont
« allés aux ruines. La princesse et moi
« nous avons tant insisté pour les accom-
« pagner, qu'enfin nous l'avons obtenu.
« Adélaïde restera avec ma mère. Que
« n'a-t-elle pas fait pour venir avec nous?
« Mais combien de motifs nous ont forcés
« à la refuser !

« Une suite considérable escortera la
« princesse. Ainsi, si mon fils et les ju-
« meaux sont renfermés dans Saint-Paul,
« je pourrai peut-être vous annoncer leur
« délivrance. Je n'ose cependant embras-
« ser cette idée; elle est trop heureuse
« pour votre Caroline. »

CHAPITRE XXVI.

Quelle situation que celle de Charles, de Gustave et de Victorine, renfermés dans un donjon très-élevé, dont les murs étoient très-épais, les portes couvertes de lames de fer, et les fenêtres très-hautes et grillées! Le lendemain de leur arrivée, il leur sembla, vers le soir, qu'un grand calme régnoit dans le château. Ils conjecturèrent que ceux qui les avoient amenés étoient repartis. Le concierge vint, à dix heures, faire sa visite. Combien de questions lui furent adressées! Combien de promesses de fortune lui furent faites par les prisonniers! Avec quelle instance le baron le pressa de délivrer sa sœur et lui, et de fuir avec eux! Quelles assurances ne lui donna-t-il pas de la plus grande

récompense ! Quelles offres ne lui fit pas Victorine pour son frère et pour elle ! Charles ne parla que pour lui. Combien il étoit éloigné de penser que sa prison renfermoit son amante et son ami ! Aucune instance ne réussit ; aucune offre ne fut acceptée ; aucune réponse ne fut faite aux questions des malheureux captifs.

Minuit venoit de sonner ; Victorine n'avoit pas encore pensé à se coucher. Livrée aux pensées les plus tristes, elle étoit assise à côté d'une mauvaise table, sur laquelle brûloit sa lampe, et auprès d'une sorte de lucarne grillée et très-exhaussée. Elle croit entendre, au milieu du silence de la nuit, une voix qui l'appelle. Elle écoute ; elle entend *Victorine ;* elle reconnaît la voix de son frère, elle s'écrie : *Gustave ;* et les échos des hautes et noires murailles répètent mélancoliquement : *Victorine, Gustave.*

Quelle consolation pour elle et pour son frère d'entendre leur nom prononcé

par une voix si chère, mais qu'ils ont de la peine à distinguer cette voix qui, cependant, leur est si connue! Ils habitent la même enceinte, mais qu'ils sont loin l'un de l'autre! Tout ce qu'ils veulent ajouter se perd dans les airs, ou ne parvient à leur oreille que comme un murmure confus. Ils veulent au moins s'appeler encore, s'ils ne peuvent se parler. Victorine s'écrie : *Gustave*. Gustave s'écrie : *Victorine*. Quel étonnement, cependant, quel plaisir et quelle peine ne ressent pas mademoiselle de Santangélo, lorsque, après que les échos ont cessé de répéter son nom et celui de son frère, ces mots *Victorine* et *Gustave* sont redits non plus par une pierre froide et insensible, mais avec l'accent le plus tendre, et par celui qu'elle aime plus que sa vie! « — Charles est ici, dit-« elle; » et elle tressaille de joie, d'amour, et de douleur. — *Charles, Charles;* elle répète *Charles*, du ton le plus ému; Gustave, qui a entendu, réunit sa voix à

celle de sa sœur ; et Charles proférant ces mots si doux pour lui, de Victorine et de Gustave, leurs trois noms volent, pour ainsi dire, d'un donjon à un autre, se mêlent, se confondent, et leur donnent, pour un moment, l'oubli de tous leurs maux, et le sentiment du bonheur suprême. Mais quelles inquiétudes, quels tourmens vont remplacer un instant si heureux !

CHAPITRE XXVII.

Le jour de l'anniversaire de la mort de la comtesse Antoine, les ordres du comte furent exécutés comme les années précédentes. Le concierge avoit prévenu le curé de la paroisse dans laquelle le château étoit situé. On avoit dressé un autel dans la salle tendue de noir. Des cierges nombreux avoient été allumés autour du cercueil et sur les gradins de l'autel. Ils éclairoient seuls la salle funèbre dont les fenêtres étoient couvertes de tapis de deuil. Le curé, assisté de quelques ecclésiastiques des environs, venoit de célébrer les saints mystères. Il s'étoit avancé avec les autres prêtres vers le catafalque. La croix étoit devant lui, l'encens brûloit; il ré-

pandoit l'eau consacrée, et alloit prononcer les dernières prières. Le concierge, sa famille, et quelques voisins, étoient prosternés le long des murs. Un orage qui menaçoit depuis plusieurs heures, passe au-dessus du château ; les vents mugissent autour de la salle ; le tonnerre éclate avec fracas; un bruit souterrain se fait entendre ; les assistans croient sentir le parquet trembler sous eux ; une sombre terreur s'empare de leurs âmes ; le curé lui-même est interdit; il s'arrête; et au moment où, cherchant à se rassurer, il veut continuer la cérémonie, un coup extraordinaire est frappé : le cercueil s'agite ; le drap mortuaire qui le couvre est soulevé ; et l'on voit s'élever de dessous cet appareil funèbre une grande femme maigre, pâle, couverte d'étoffes noires, et dont le geste paroît menaçant. L'effroi saisit tous ceux qui étoient dans la salle. C'est l'ombre de la comtesse qu'on a vue. On se précipite en désordre vers le vestibule ;

les prêtres fuient comme les autres; on referme la porte de la salle avec effort.

On s'arrête lorsqu'on est parvenu dans les premières pièces du château; l'effroi se dissipe insensiblement; on se rassure un peu, on s'encourage, on veut rentrer dans la salle, on hésite, on s'y détermine. Quelle surprise n'éprouve-t-on pas, lorsqu'on voit le cercueil recouvert de son drap, et qu'on ne découvre, ni dans la salle ni dans les appartemens voisins, aucun indice de sortie, aucune trace de l'apparition !

On lève, en tremblant, le drap mortuaire; on déplace le cercueil, on écarte les marches qui le supportent, on n'aperçoit aucune issue, on reste stupéfait.

On raccommode le catafalque; le curé termine les prières sacrées, bénit les assistans, et se retire avec eux, ne pouvant se persuader, non plus que les autres prêtres, qu'il a vu l'ombre de la comtesse, et ne sachant cependant que penser d'un événe-

ment aussi extraordinaire que celui dont il vient d'être le témoin. Le concierge ferme avec le plus grand soin la porte de la salle où cette scène vient de se passer, et n'ose plus y rentrer qu'accompagné de ses enfans.

CHAPITRE XXVIII.

Victorine venoit de s'éveiller après quelques instans d'un sommeil très-agité. Un grand silence régnoit autour d'elle; sa lampe s'étoit éteinte, et rien ne dissipoit l'obscurité profonde de la chambre dans laquelle elle étoit renfermée. Une crainte vague s'empara de son âme. L'horloge sonna une heure; et bientôt après elle entendit un bruit sourd qui paroissoit venir de très-bas, et s'élever le long du mur opposé à celui que touchoit son grabat. Sa crainte augmenta; elle écouta toute tremblante. Le bruit s'éloigna, cessa, recommença, et se rapprocha de nouveau. Il lui sembla qu'elle distinguoit une démarche lente et pénible.

Un des panneaux d'une vieille boiserie

s'ouvre rapidement ; une faible clarté pénètre dans chambre, et Victorine voit entrer une grande femme vêtue de noir et portant une lampe allumée. Elle est près de s'évanouir ; ses yeux sont fixes ; sa voix expire dans sa bouche, et sa frayeur redouble lorsque la grande femme s'approche de son lit. — « Qui êtes-vous, mon enfant ? lui dit l'inconnue, d'une voix très-douce, mais avec l'air d'un grand étonnement. » — Victorine voudroit en vain répondre ; son trouble ne le lui permet pas ; son oppression est encore trop forte ; tout ce qu'elle peut faire, c'est de regarder la dame dont la physionomie exprime tant de bonté et d'intérêt, qu'elle commence à se rassurer un peu. — « Qui êtes-vous, mon enfant ? lui dit de nouveau la dame, en lui prenant la main et en la lui serrant avec affection. » — Victorine fait un effort sur elle-même, et lui répond à demi-voix. — « Une jeune orpheline, victime d'une noire trahison. » — « Com-

ment vous nommiez-vous ? » — Victorine hésite; elle ne sait si la prudence ne lui commande pas de garder son secret; mais un sentiment involontaire l'entraîne ; elle ne peut refuser sa confiance à l'inconnue ; son effroi se dissipe ; elle s'abandonne à un doux pressentiment ; et, avec toute la candeur de la jeunesse et de l'innocence, elle répond d'un ton plus rassuré. — « On « me nomme Victorine de Santangélo. — « Seriez-vous la fille de la bonne princesse « de ce nom ? — Non, madame, mais « elle me traite avec autant d'affection que « si elle étoit ma mère. Quelle doit être « sa douleur ? elle ignore ce que je suis « devenue ; elle l'ignore peut-être long- « temps ; et mon frère qui a été enlevé « avec moi, et que l'on a renfermé dans « une tour de ce château, quelle inquié- « tude il doit donner à la princesse ! — « Votre frère est ici ? — Oui, madame, « mon frère jumeau. — Jumeau, et quel « âge avez-vous? » — Victorine lui dit son

âge. La dame réfléchit, compte, réfléchit de nouveau. — « Votre nom est-il « bien Santangélo? » — Victorine ne répond pas. « Mon enfant, ne me cachez « rien; peut-être pourrai-je servir à votre « délivrance, ainsi qu'à celle de votre frère; « peut-être pourrez-vous favoriser la « mienne. Ne me confondez pas avec vos « ennemis; comme vous, je suis captive, « et puisse votre malheur ne pas durer « aussi long-temps que les miens! C'est « à vos persécuteurs que je dois mon af- « freuse infortune. Vous voyez devant « vous la femme du comte Antoine de « Volenta. Il y a déjà bien des années « qu'il a répandu le bruit de ma mort. Il « a porté mon deuil. Tout le monde m'a « cru et me croit dans le tombeau. C'est « dans cette demeure qu'on me suppose « enterrée. Mon catafalque s'élève dans « une des salles de ce château, où, chaque « année, l'on vient prier pour moi. Hier « encore, on célébroit les saints mystères

« dans cette salle où l'on avoit élevé un « autel, lorsque ma subite apparition au « milieu des assistans leur a persuadé « qu'ils voyoient mon ombre, et a rem- « pli d'effroi tous ceux que la cérémo- « nie avoit réunis. Le comte Antoine « vous a fait enlever; c'est son avidité in- « satiable qui lui a inspiré ce nouveau « complot; la marquise de Florentino doit « être sa complice. Avouez tout; on doit « avoir pris bien des précautions pour dé- « rober votre enfance et celle de votre « frère aux dangers qui vous menaçoient; « on aura voulu écarter de vos têtes inno- « centes ceux auxquels ont succombé deux « personnes dont j'ai bien déploré la fin « tragique, Amédée de Florentino et « Aurore de Volenta; votre nom n'est « pas Santangélo; votre frère et vous, « mon enfant, vous avez dû le jour au « dernier marquis de Florentino, dont la « mémoire doit être si chère à votre « bonne princesse. » — Victorine se jeta

dans les bras de la comtesse Antoine ; et tout paroissant lui commander de ne rien déguiser à sa nouvelle protectrice, elle ne lui laissa ignorer aucun des détails de son histoire et de celle de son frère ; elle lui parla de la famille d'Ellival ; elle lui découvrit, en rougissant, ses sentimens pour Charles, et ceux de son frère pour Adélaïde ; et toute espérance l'abandonnant tout d'un coup, que de larmes ne répandit-elle pas dans le sein de la comtesse qui, assise sur une mauvaise chaise au chevet de son lit, profondément émue de tout ce qu'elle venoit d'entendre, et rappelant malgré elle tous les malheurs de sa vie, pleuroit sur les jumeaux, sur Charles, et sur elle-même! Ces deux victimes, si intéressantes, auroient bien voulu ne pas se séparer encore. Mais le jour commençoit à paroître, et la comtesse craignoit d'être surprise par le concierge, et de voir ainsi détruire d'avance tous les projets qu'elle pourroit former pour briser ses fers et

ceux des trois jeunes infortunés. Elle embrassa sa nouvelle pupille, lui recommanda et lui promit la plus grande discrétion, lui dit qu'elle viendroit la revoir la nuit prochaine, la conjura de ne pas s'abandonner au désespoir, sortit par le panneau ouvert, le referma avec soin, et s'éloigna par l'escalier de la tourelle.

A peine fut-elle sortie que Victorine s'élança de son lit, et se précipita à genoux pour remercier le ciel et implorer sa bonté.

CHAPITRE XXIX.

La nuit suivante, la comtesse monta de bonne heure dans le donjon de Victorine qui n'étoit pas encore couchée. — « Ma chère enfant, lui dit-elle, j'ai pro- « fité de la connoissance qu'un long sé- « jour dans ce château m'a donnée des « détours et des communications secret- « tes de cette vaste et antique demeure. « Je puis souvent errer avec d'autant « plus de facilité dans cette habitation, « que le concierge ne sait pas que j'y suis « renfermée. Il me croit morte et enter- « rée au-dessous des grandes salles; s'il « me rencontroit, il seroit convaincu qu'il « verroit un fantôme auquel ma maigreur, « ma pâleur et mes vêtemens me font « assez ressembler. C'est une femme d'un

« village voisin, entièrement dévouée au
« comte Antoine, et encore pleine de
« force, malgré son âge avancé, qui a
« toujours été chargée de m'apporter ma
« nourriture et de pourvoir à mes be-
« soins. Elle vient toutes les nuits, et or-
« dinairement peu de temps après la fin
« du jour. Elle parvient jusqu'à l'endroit
« où je couche, par une galerie souter-
« raine comme mon logement, et dont
« l'ouverture très-étroite et très-difficille à
« découvrir, est située dans un bois, au
« milieu de roches amoncelées. Le cou-
« cierge ne connoit aucune des issues de
« mon souterrain, et on en ignore même
« l'existence. Je n'ai rien négligé, depuis
« notre première entrevue, pour tâcher
« d'arriver jusqu'au donjon de votre frère.
« J'en ai trouvé et suivi la route. Je suis
« parvenue jusqu'à un cabinet secret pra-
« tiqué dans l'épaisseur du mur, et qui
« n'est séparé de sa chambre que par une
« cloison où mon expérience m'a fait aisé-

« ment reconnoître une porte déguisée et « les moyens de l'ouvrir. Mais, mon en- « fant, je n'ai pas voulu m'en servir sans « vous. Venez, Victorine; profitons du « temps pendant lequel nous n'avons à « craindre aucune visite du concierge, ni « de la femme qui me procure les alimens « qui me sont nécessaires, et que le plai- « sir de passer quelques momens ensem- « ble donne à Gustave et à Victorine « quelques soulagemens, au milieu de « leur vive affliction. »

Victorine éprouve un transport de joie, ne sait comment remercier la comtesse, et s'empresse de la suivre.

La comtesse prend Victorine par la main, la conduit avec précaution, pour ne pas éteindre sa lampe et ne faire aucun bruit qui puisse éveiller l'attention du concierge, descend avec elle l'escalier de la tourelle, et la fait entrer dans sa chambre souterraine. Elles soulèvent ensuite une trappe faite avec beaucoup d'art, et,

placée au-dessous du catafalque de la salle noire, écartent le drap mortuaire, traversent la salle, ouvrent une porte secrette et cachée dans la boiserie, suivent plusieurs détours, parcourent plusieurs pièces, et arrivent enfin à un petit escalier tournant qui aboutit à une porte de la chambre la plus élevée d'un donjon. — « C'est ici qu'est votre frère, dit la comtesse : entrons. » — Elle pousse un panneau ; Victorine appelle son frère. Quelle est sa surprise et celle de la comtesse, lorsqu'au lieu de Gustave, elles voient Charles d'Elli val que Victorine s'empresse de nommer ! Quelle n'est pas la joie de Charles ! Il tombe aux pieds de Victorine et de la comtesse que mademoiselle de Santangélo lui fait connoître. Il oublie son enlèvement, sa prison, ses dangers. Son ravissement ne lui permet aucune réflexion, aucun regret, aucune crainte. Victorine demande à la comtesse s'ils ne pourroient pas se réunir chez son frère. La comtesse n'a encore découvert

aucun moyen de parvenir à la prison de Gustave. Ce mot de *prison* détruit, comme un triste enchantement, le bonheur de Charles et celui de Victorine. Leurs peines cruelles, leurs vives inquiétudes s'emparent de nouveau de leurs cœurs. — « Que ne souffrent pas maintenant nos « parens et nos amis? » s'écrient-ils l'un et l'autre. — La comtesse tâche de les consoler. — « Ne désespérez pas de votre délivrance, leur dit-elle. Le ciel ne nous abandonnera pas. » — Bientôt la comtesse crut devoir ramener mademoiselle de Santangélo dans sa chambre; et combien les témoignages d'affection et d'intérêt qu'elle ne cessa de donner aux deux jeunes captifs, furent nécessaires pour calmer un peu la douleur qui se réveilla si fortement dans leurs âmes, au moment de leur nouvelle séparation!

CHAPITRE XXX.

Le comte Rodolphe d'Ellival, qui avoit besoin plus que personne de chercher à varier ses plaisirs, étoit allé passer plusieurs jours dans les terres d'un de ses amis dont le château, situé près des frontieres de Naples, n'étoit pas très-éloigné de celui de Saint-Paul. Se promenant à cheval dans les campagnes voisines, il s'étoit assez approché du château du comte Antoine, pour être frappé de sa situation, de sa grandeur, de sa beauté. Il désira de le voir de près. Accoutumé à trouver peu d'obstacles à ses volontés, il descendit de cheval, escalada d'autant plus facilement le mur de l'enceinte extérieure que ce mur étoit dégradé, traversa le parc, entra dans un vaste parterre, et parvint jus-

qu'au large fossé qui environnoit le château, ses cours, et ses donjons.

Le hasard le conduit auprès de la tour dans le haut de laquelle Victorine étoit renfermée. Il est étonné de voir de ce côté toutes les fenêtres murées, ou garnies de gros barreaux de fer; et, pendant qu'il considère ces bâtimens imposans par leur grandeur, leur ancienneté et leur solidité, il entend quelques accens plaintifs. Il écoute avec attention. Une voix profère quelques mots entremêlés de soupirs. Il croit la reconnoître. Les gémissemens entrecoupés continuent; plusieurs mots sont proférésde nouveau; il n'en doute plus, il reconnoît la voix de Victorine. Absent de Rome depuis quelque temps, écrivant peu, recevant peu de lettres, et ayant séjourné dans différens endroits, il ignoroit encore les malheurs de mademoiselle de Santangélo. Quelle ne fut donc pas sa surprise! Il appelle plusieurs fois mademoiselle de Santangélo. Personne ne lui répond; et le

plus grand silence règne dans la tour. Il est bien sûr, cependant, de ne s'être pas trompé. Il veut éclaircir une aventure aussi extraordinaire. Il traverse de nouveau le parterre et le parc, escalade le mur, remonte à cheval, va à la grande porte du château, et demande le concierge. — « A qui appartient ce grand « château ! — A M. le comte Antoine « de Volenta. — Au comte Antoine « de Volenta, à celui qui a un palais à « Rome. » — Oui, Monsieur.—La surprise et la curiosité du comte Rodolphe augmentèrent. — « Habite-t-il quel- « quefois dans cette résidence ? — Non, « monsieur, M. le comte a renoncé à y « demeurer depuis la mort de madame « la comtesse qui y a été enterrée. — Le « tombeau de la comtesse Antoine est « dans ce château ? — Oui, Monsieur, « au-dessous de la grande salle où l'on a « placé son catafalque. — Pourrois-je « voir cette salle ? — Une permission de

« M. le comte m'est nécessaire pour que « je puisse y introduire quelqu'un, ex- « cepté lorsque le curé de la paroisse « vient y dire la messe. — Y vient-il sou- « vent? — Une fois chaque année, mon- « sieur; il y est venu, il y a bien peu de « jours; et si vous habitez dans les envi- « rons, vous aurez sûrement entendu « parler de l'événement bien extraordi- « naire dont nous avons tous été témoins « vers la fin de la cérémonie. — Quel « est donc cet événement? — Pendant « que M. le curé disoit les dernières priè- « res, nous avons vu avec effroi l'ombre « de feu madame la comtesse qui est sor- « tie de dessous terre; nous nous som- « mes tous enfuis; et lorsque nous avons « osé entrer, nous n'avons pu découvrir « aucune trace de cette terrible appari- « tion. » — Le comte ne put s'empêcher de sourire de la terreur qui se peignoit sur la figure du concierge, pendant son ré- cit. — « Mais vous avez des dames dans

« le château. — Non, monsieur, il est « entièrement inhabité. — Je viens ce- « pendant d'entendre la voix d'une jeune « personne qui doit occuper le haut d'un « de vos donjons. — Vous vous êtes « trompé, monsieur; il n'y a personne « dans le château. » — Le comte Rodolphe continua long-temps son entretien avec le concierge. Il ne négligea rien pour lui arracher son secret; il lui fit les questions les plus embarrassantes; il fit briller l'or à ses yeux; il essaya même de l'intimider. Toutes ses séductions furent inutiles. Il ne put obtenir aucun renseignement.

Fâché, humilié, et presque irrité du mauvais succès de ses tentatives, convaincu plus que jamais qu'il avoit entendu mademoiselle de Santangélo, ne devinant pas par quel concours de circonstances elle étoit prisonnière du comte Antoine, voulant absolument découvrir ce singulier mystère, délivrer Victorine, et

se servir de ce grand service pour tâcher de la rendre favorable à l'amour qu'il n'avoit pas cessé de ressentir pour elle, il revint à l'endroit par où il avoit pénétré dans le parc. Parvenu une seconde fois auprès de la tour, et ayant plusieurs fois prononcé très-haut les noms de Victorine et de Santangélo, sans obtenir aucune réponse, il alloit repartir lorsque ses yeux se portèrent par hazard sur le pied du donjon. Il vit à la base de cette tour, et au niveau du fond du fossé, une ouverture assez étroite, et fermée avec une porte de fer. Il conçut à l'instant un projet dont il ne douta pas de la réussite.

Il revint pendant la nuit avec deux de ses domestiques et des ouvriers qu'il avoit gagnés. Il les conduisit jusqu'auprès du donjon, descendit avec eux dans le fossé par le moyen de plusieurs échelles de corde, et les fit travailler avec tant d'ardeur autour de la porte de fer, que les pierres qui retenoient les gonds, furent

bientôt brisées, et que la porte céda. Voyant devant lui l'escalier de la tourelle, il s'empresse de monter un flambeau à la main, pénètre dans la chambre de mademoiselle de Santangélo, ne la trouve pas, descend avec précipitation, indique de nouveau à ceux qui l'avoient suivi, et qui portoient aussi des flambeaux, la jeune personne qu'il cherche, leur ordonne de se répandre dans le château, de suivre différentes directions, et parcourt avec vîtesse tous les appartemens dont il peut ouvrir ou enfoncer les portes. Victorine, qui avoit reconnu la voix de Rodolphe, qui n'avoit pas été peu effrayée par les coups des ouvriers contre le mur du donjon, quelques précautions qu'ils eussent pu prendre pour en amortir le bruit, et qui n'avoit pas douté que la porte ne cédât à leurs efforts, s'étoit échappée de sa chambre, et avoit tâché de se sauver dans le logement souterrain de la comtesse. Sa lampe s'étant éteinte, elle

s'étoit facilement égarée, et n'avoit pu parvenir qu'à la salle noire. Ne trouvant dans l'obscurité aucun moyen de faire jouer la trappe cachée sous le drap funèbre, entendant marcher dans les pièces voisines, et sachant d'autant moins de quel côté se réfugier, que sa tête commençoit à se perdre, elle sortoit de la salle noire, dans le plus grand trouble, lorsque Rodolphe se présente à elle. Sa frayeur redouble, elle crie; le comte veut la saisir et l'entraîner. Mais rappelant toutes ses forces, elle se dégage, rentre dans la salle, s'approche du catafalque que le flambeau du comte éclaire; et, comme emportée par une inspiration soudaine, elle invoque la sainteté des tombeaux, et appelle à son secours l'ombre de feu la comtesse. Rodolphe est interdit; et Victorine prononçoit encore, avec l'accent de l'effroi et d'un ton solennel, cette espèce d'évocation terrible que le danger vient de lui dicter, lorsque le

concierge et ses fils, attirés par tout ce qu'ils ont entendu, arrivent dans la salle ; et à l'instant le plancher tremble, le catafalque est renversé, et de dessous cet appareil de mort s'élève une grande ombre couverte de lambeaux noirs, et dont le bras qui s'avance fait briller un poignard. *Tremblez*, dit le fantôme d'un ton sépulcral ; le concierge et ses enfans se précipitent au pied du cercueil. Rodolphe reste immobile ; la parole expire dans sa bouche ; sa main tremblante laisse tomber le flambeau ; et, profitant de ce désordre, la comtesse prend Victorine, sort de la salle sans éprouver aucune résistance, traverse la galerie, les vestibules et les cours dont le concierge, accouru avec vîtesse, n'a pas pensé à refermer les portes, arrive à la grande entrée, parvient à faire tourner la grosse clef qu'on y avoit laissée, et s'échappe avec sa protégée.

Cependant Rodolphe, le concierge et ses enfans, reviennent de leur effroi. Le

concierge veut arrêter Rodolphe, mais les gens de la suite du comte arrivent de différens côtés, se réunissent autour de leur maître, et Rodolphe sort avec eux, dans une agitation extrême.

Le concierge, aidé de ses enfans, relève en tremblant le catafalque, referme toutes les portes, et se retire dans sa chambre, triste, pensif, et ne sachant comment il évitera la colère du comte, lorsque celui-ci apprendra la fuite de la jeune personne que Dominique avoit tant recommandée à sa surveillance.

LETTRE

De la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte.

« La lettre que je vous écris, ma chère « amie, sera mise à la poste, à Rome, par « un courrier que j'envoie à ma mère. Que « nous sommes encore à plaindre ! nous « voici arrivés depuis quelques heures au « château de Saint-Paul, la princesse de « Santangélo, Amédée, Aurore, Dulac, « Lisberg, d'Ellival et moi. Le concierge « a d'abord voulu nous empêcher d'entrer; « mais la menace que nous lui avons « faite de le dénoncer à la justice, a paru « l'effrayer; et, d'ailleurs, il a fallu qu'il « cédât à la force. Une des premières « pièces que nous avons vues, a été une « grande salle tendue de noir, au milieu « de laquelle est un catafalque au-dessus « de la tombe de feu la comtesse Antoine,

« dont la mémoire sera toujours chère.
« Nous avons parcouru tous les étages,
« nous sommes entrés dans tous les appar-
« temens. Le concierge se faisoit presser;
« mais enfin il a tout ouvert. Quelle peine
« n'éprouvions-nous pas, en visitant tant
« de pièces de ce vaste château, sans trou-
« ver ceux que nous cherchions avec tant
« d'empressement! —Est-ce que nousnous
« serions trompés dans nos coujectures,
« disoit la princesse? est-ce que nos enfans
« ne seroient pas ici? — Nous repassions
« dans les pièces que nous avions déjà
« fait ouvrir. Nous examinions toutes les
« boiseries. Nous pénétrions dans tous
« les réduits. Notre inquiétude croissoit à
« chaque instant. Nous avions demandé
« plusieurs fois à visiter les souterrains.
« Le concierge nous avoit toujours ré-
« pondu qu'il n'en connoissoit pas. Nous
« avons renouvelé notre demande, et du
« ton le plus propre à nous faire obéir. Il
« nous a dit que, pendant sa jeunesse, il

« avoit entendu dire que la montagne sur
« laquelle le château étoit bâti, renfer-
« moit un grand nombre de cavernes,
« dont l'entrée, très-éloignée du château,
« étoit très-difficile à découvrir, et qui
« servoient d'habitation à des bandes nom-
« breuses de brigands. Mais différens ac-
« cidens avoient détruit plusieurs de ces
« cavernes; et les brigands, craignant d'y
« être surpris, avoient abandonné les au-
« tres. Aurore lui a dit qu'elle savoit
« qu'un escalier particulier conduisoit du
« château dans ces cavernes; qu'elle étoit
« sûre de l'existence de cet escalier; qu'il
« ne devoit pas être très-éloigné de la salle
« noire, et qu'il falloit qu'il nous y con-
« duisît à l'instant. Il a obéi, et nous a
« menés en effet à un endroit du château
» qu'Aurore croit avoir très-bien reconnu,
« et où nous avons trouvé plusieurs mar-
« ches encore presque entières. — Voilà
« tout ce qui subsiste, a dit le concierge,
« de l'escalier dont on a parlé à madame.

« Tout le reste a été démoli, et on a « comblé l'espèce de puits dans lequel on « l'avoit construit. Il n'y a plus aucune « communication entre le château et les « cavernes. Une douleur affreuse s'est « emparée de nous, lorsque nous avons « vu presque tout notre espoir se dissiper. « Quelle recherche nouvelle pouvons- « nous faire maintenant? Où nos enfans « ont-ils été renfermés, s'ils ne sont pas « dans Saint-Paul? Ellival fait dans ce « moment le tour du château, avec Dulac « et Lisberg. Peut-être n'avons-nous pas « encore tout visité ; peut-être nos enfans « sont-ils bien près de nous, sans qu'ils « s'en doutent. Cette pensée est déchi- « rante. Ah ! qu'il seroit affreux de quitter « ce château, et d'y laisser nos enfans ! « Et quel seroit leur désespoir si, leurs « voix ne pouvant pas venir jusqu'à nous, « ils connoissoient cependant notre arri- « vée, apprenoient notre départ, et se « croyoient abandonnés pour toujours

« par ceux de qui ils doivent attendre
« uniquement leur délivrance ! Nous ne
« partirons que lorsque nous ne pourrons
« plus imaginer de nouvelles tentatives.
« Nous les appellerons à grands cris ; ils
« reconnoîtront la voix de leurs mères,
« de leurs pères, de leurs amis. Le con-
« cierge paroît préoccupé, inquiet, irré-
« solu. Peut-être est-il plus instruit du
« sort de nos enfans qu'il n'a voulu le pa-
« roître ; peut-être parviendrons-nous à
« lui arracher quelque aveu qui sauvera
« nos enfans. »

CHAPITRE XXXI.

Le comte d'Ellival, Dulac et Lisberg avoient fait le tour du château de Saint-Paul. Combien de fois n'avoient-ils pas appelé Charles, Gustave et Victorine! Personne n'avoit répondu. De vieux donjons avoient attiré leur attention d'une manière particulière. Ils s'en étoient approchés; et, se plaçant de manière à se faire entendre avec le plus de facilité, ils avoient de nouveau appelé ceux qu'ils désiroient si vivement de retrouver. Deux cris partent de deux donjons différens : *Sauvez Victorine*, *sauvez Victorine.* D'Ellival et ses amis ne se possèdent plus; ils reviennent à la hâte vers le concierge qu'ils trouvent auprès de la princesse, de la

comtesse d'Ellival et d'Amédée. *Ils sont retrouvés*, s'écrient-ils. — « Malheureux, « conduisez-nous à l'instant aux donjons, « ou vous êtes mort! » — Le concierge se jette à genoux, veut s'excuser sur l'affreuse certitude où il étoit que sa désobéissance au comte Antoine seroit punie par la perte de la vie. On ne l'écoute pas. *Conduisez-nous au donjon*, lui répète-t-on d'un ton terrible. Il se presse d'ouvrir toutes les portes par lesquelles on peut arriver aux prisons de Charles et de Gustave. Avec quelle ardeur on le suit! Charles, Gustave sont délivrés. Avec quelle joie on les embrasse! Quels transports ils éprouvent et inspirent! A peine peut-on entendre, *ma mère*, *mon fils*, *mes enfans*, *mon père*. Mais on demande Victorine. Le concierge reste muet. Il se jette de nouveau aux genoux du comte. Il proteste de la sincérité de ses aveux. Il dépose toutes les clefs aux pieds de M. d'Ellival. Il jure que maintenant il a ouvert toutes

les pièces du château. Il ignore absolument ce que Victorine est devenue. On le menace en vain des châtimens les plus affreux. Il renouvelle ses protestations et ses sermens ; il ramène tous ceux qui l'entourent dans la salle tendue de noir ; il raconte ce qui s'est passé la veille ; il parle des tentatives d'un jeune inconnu entré dans le château, avec une suite considérable, par une brèche qu'avoit fait faire ce jeune audacieux, et qu'il offre de montrer ; des efforts que cet inconnu a faits pour enlever Victorine ; de la résistance courageuse qu'elle lui avoit opposée ; de l'empressement avec lequel il avoit accouru, averti par le bruit qu'il avoit entendu ; de la terrible apparition de l'ombre de la feue comtesse ; de l'effroi que les menaces de l'ombre avoient fait naître ; du poignard qu'elle tenoit dans sa main, et de la rapidité avec laquelle elle s'étoit échappée, emmenant Victorine, devant laquelle toutes les portes du château s'étoient ou-

vertes, et qui avoit disparu avec le fantôme. Il a montré le catafalque qui avoit été renversé, le drap mortuaire qui s'étoit soulevé, la place où ses enfans et lui avoient été terrassés par la vue de la comtesse, et celle où l'inconnu étoit resté comme pétrifié.

Il a ajouté qu'il avoit voulu arrêter cet inconnu, mais que ses gens qui, avant l'apparition, s'étoient dispersés dans les différens appartemens pour trouver plus facilement Victorine, s'étant réunis autour de leur maître, il lui avoit été impossible, malgré le secours de ses enfans, de l'empêcher de sortir avec tous ceux qu'il avoit amenés.

Quelle consternation repand ce récit dans l'âme de tous ceux à qui il est adressé! On ne croit pas à l'apparition de l'ombre. Mais où est Victorine? Quelle est cette femme qui l'a emmenée? A-t-elle voulu la sauver, ou l'infortunée Victorine n'a-t-elle fait que changer de captivité, et tom-

ber d'un abîme dans un autre? Telles sont les questions que l'on se fait, qu'accompagne l'expression de la plus vive sollicitude, et auxquelles on ne sait que répondre. Charles et Gustave veulent partir à l'instant, et courir sur les traces de Victorine. On leur parle en vain des nouveaux dangers que l'on redouteroit pour eux, de l'inutilité des recherches qu'ils ne sauroient de quel côté diriger, de la situation plus affreuse à laquelle des tentatives imprudentes pourroient exposer mademoiselle de Santangélo. Ils n'écoutent que le sentiment qui les domine. Un ordre absolu de leurs parens peut à peine les retenir.

On se méfie plus que jamais de la sincérité du concierge. On visite tous les appartemens, comme si on ne les avoit pas déjà parcourus. Et ce n'est que lorsqu'on croit s'être assuré qu'aucune tour, aucune chambre, aucune galerie, aucun réduit, aucune cloison, n'ont échappé à l'examen le plus attentif, qu'on se détermine à re-

partir pour Rome, où peut-être on aura le bonheur de retrouver Victorine.

Les trois familles réunies se promettent, cependant, avant de se mettre en route, de garder le plus grand silence sur les attentats du comte Antoine. Elles ne veulent que déjouer à jamais ses complots, et rendre au bonheur ses victimes. Il appartient à la famille de Volenta, et le désir de la vengeance sera toujours étranger à leurs cœurs généreux.

D'Ellival, en conséquence, fait venir le concierge, le menace des plus terribles effets d'un courroux bien légitime, s'il divulgue jamais les ordres qu'il avoit reçus du comte Antoine, et lui remet pour son maître le billet suivant.

Au comte Antoine de Volenta.

Le comte Charles d'Ellival, le baron « Gustave et mademoiselle de Santangélo, « ont été par vos ordres, renfermés dans « votre château de Saint-Paul. Vous n'a-

« viez aucun droit sur eux. Leurs parens « indignés sont venus rompre leurs fers. « Leur suite étoit trop nombreuse pour « que vos gens pussent leur résister. Ils « auroient pu invoquer l'autorité des lois; « mais ils n'ont pas oublié le nom que « vous portez, et jamais on ne saura « par eux combien vous les aviez outra- « gés. Votre concierge pourra vous dire « de quelle manière ils lui ont prescrit le « silence le plus absolu sur votre auda- « cieuse entreprise. »

CHAPITRE XXXII.

A PEINE la comtesse Antoine eut-elle dépassé, avec Victorine, la grande porte du château de Saint-Paul, qu'elle jeta tous les lambeaux noirs dont elle s'étoit couverte, pour inspirer une plus grande frayeur, et exécuter plus facilement son projet. Les deux fugitives s'écartèrent ensuite, aussi vîte qu'elles le purent, de la route qu'elles avoient prise, et se jetèrent dans un bois. Avec quelle ferveur elles y remercièrent le ciel de leur délivrance! Mais elles éprouvoient encore la plus grande inquiétude, elles étoient bien près du château, et le comte Rodolphe ne tarderoit peut-être pas à les poursuivre. Elles n'osèrent pas sortir du bois avant

que la nuit ne fût venue. Mais, dès que l'obscurité fut un peu épaisse, elles quittèrent la forêt, et se dirigèrent vers un hameau qu'elles avoient vu à une assez petite distance. Elles vouloient arriver à Rome sans se faire connoître. Les plus grands motifs paroissoient leur commander cette précaution. La comtesse n'avoit pas d'argent. Victorine avoit conservé quelques pièces d'or; mais la somme que ces pièces pouvoient former étoit bien peu considérable, et elles avoient encore beaucoup de chemin à faire.

Elles arrivèrent au hameau, et frappèrent à la porte de la première chaumière. Une vieille femme vint leur ouvrir; elle habitoit seule sa petite maison. Les voyageuses demandèrent un asile jusqu'au jour, et des renseignemens pour se procurer des chevaux qu'elles pussent louer jusqu'à Rome. La vieille femme fut d'abord effrayée, et voulut leur refuser l'hospitalité; rassurée, cependant par le

ton de voix et les manières affectueuses de la comtesse et de celle que cette dernière appeloit sa fille, et bien aise, d'ailleurs, de gagner la petite somme que les dames lui offrirent, elle les fit entrer, les plaça de son mieux, et leur présenta du pain et du laitage que Victorine et la comtesse acceptèrent avec bien de l'empressement. Elle n'avoit qu'un lit; elle le céda aux voyageuses qui se couchèrent tout habillées; mais à peine commençoient-elles à goûter un peu de repos, après tant de craintes, d'agitations, et d'inquiétudes, que le bruit de plusieurs chevaux les réveilla, et leur inspira une terreur nouvelle. La nuit étoit avancée; certainement on les poursuivoit. Étoit-ce le comte Antoine, ou le comte Rodolphe? Avec quelle anxiété elles écoutent! Elles n'osent faire aucune question à la vieille femme qui dormoit sur un banc. Les hommes à cheval paroissent s'arrêter devant la chaumière. Elles sont perdues;

elles ne peuvent respirer ; elles croient entendre des voix. Leur imagination se trouble de plus en plus; elles se persuadent que l'on a prononcé le nom de Victorine. Comment pourroient-elles échapper au danger qui les menace? On frappe fortement à la porte; elles frémissent. La vieille femme se réveille en sursaut, ne sait si elle doit ouvrir, consulte les dames qui sont hors d'état de répondre et dont le sommeil apparent l'étonne, s'approche de la porte, demande ce qu'on veut. Mais, au lieu d'insister pour entrer, les cavaliers repartent avec précipitation, s'éloignent avec vîtesse, et bientôt on n'entend plus qu'un bruit sourd et lointain. La vieille femme ouvre cependant sa porte avec précaution, ne voit personne, s'avance dans le chemin, revient sur ses pas, s'approche du lit, et voyant que les voyageuses ne dorment plus. — « Ce « grand coup vous a éveillées. Je ne sais « ce que vouloient ces cavaliers; mais ils

« sont déjà bien loin; le jour commence « à paroître; je les ai distingués qui cou- « roient vers le château de Saint-Paul; du « train dont ils vont, ils y seront bien- « tôt. » — Les voyageuses, un peu rassu- rées, se lèvent, apprennent qu'elles ne pourront louer des chevaux que dans le vil- lage qu'elles verront sur une montagne en sortant du hameau, remercient la vieille femme, la payent, et partent à pied pour le village.

Elles louent les deux seuls chevaux qu'elles trouvent, et se remettent en route avec le fils de celui à qui ces che- vaux appartiennent. Le jeune homme les suit à pied; et, quelque pressées qu'elles soient, elles sont obligées de se reposer souvent, et peuvent aller d'autant moins vîte que les chemins de traverse qu'elles se croient forcées de préférer, sont rom- pus dans beaucoup d'endroits.

CHAPITRE XXX.

La marquise d'Amance et sa petite fille Adélaïde d'Ellival, restées à Rome, y éprouvoient cependant une trop grande contrainte, au milieu du grand nombre de personnes qu'elles ne pouvoient pas refuser de recevoir, et auxquelles tant de raisons les engageoient à cacher leur douleur, les démarches de leurs amis, leurs espérances et leurs continuelles appréhensions. Elles ne trouvèrent pas de meilleur moyen de se soustraire à ces dures et fréquentes contrariétés, qu'en allant au château de Santangélo, attendre le retour de leur famille. Elles devoient y être d'ailleurs plus rapprochées de Saint-Paul, et plus à portée de recevoir des nouvelles de tous ceux qui les intéressoient si vive-

ment. Le concierge Marco les y reçut comme les meilleures amies de sa bonne princesse; et avec quelle satisfaction secrète Adélaïde auroit revu les jardins où Gustave avoit paru pour la première fois à ses yeux, si la destinée de ce Gustave, qui lui étoit si cher, ne lui avoit pas inspiré l'inquiétude la plus cruelle.

Les évènemens funestes qui affligeoient si vivement la famille d'Ellival et celle de Santangélo, avoient été tenus aussi cachés qu'ils avoient pu l'être. Les personnes étrangères à ces deux familles n'en avoient pas été informées; ils étoient même ignorés de Léopoldine. Ayant su que la marquise d'Amance et Adélaïde étoient allées à Santangélo, elle n'avoit pas douté que la princesse n'y fût avec Victorine, et que Charles n'y eût accompagné sa grand' mère et sa sœur. Sa jalousie s'en irrite. Elle ne peut supporter l'idée que Charles et Victorine sont sous le même toit, qu'ils peuvent se voir à chaque instant.

— « Cette pensée est horrible, s'écrie-t-« elle. Dans le moment où je parle, Charles « est peut-être au près de ma rivale ; il jure « à ses genoux un amour éternel ; il jouit « auprès d'elle du bonheur suprême ; et « pendant que, seule, délaissée, mépri-« sée, je souffre toutes les peines de l'ab-« sence, tous les tourmens de la jalousie, « toutes les douleurs de l'orgueil humilié, « il ne s'informe pas du sort de Léopol-« dine. Heureux auprès de celle qu'il » aime, uniquement occupé du bel objet « de sa tendresse, pourroit-il trouver pour « moi l'instant d'une seule pensée, d'un « seul regret? Que dis-je, bien loin de « me plaindre, s'il connoît tout ce qu'il « me fait souffrir, ne s'empresse-t-il pas « d'en faire hommage à mon indigne ri-« vale? Ils en rient peut-être ; et la cer-» titude de mon malheur ajoute au triom-« phe de celle qu'il me préfère. Non, leur « félicité sera bientôt détruite, je la dis-« siperai comme une vaine fumée. Je ne

« résiste plus à ma passion funeste. L'ou-
« trage seroit trop grand. Léopoldine
« sera vengée. Ils connoîtront aussi l'hu-
« miliation et les tourmens. En vain elle
« implorera Léopoldine. Je rirai de ses
« larmes ; je jouirai de son supplice ; et,
« à mon tour, j'insulterai à ses maux et
« à ceux de son perfide amant. » — Fu-
rieuse, hors d'elle-même, elle marche avec
précipitation dans sa chambre, et, pen-
dant que sa tête exaltée ne lui permet au-
cune réflexion, elle fait venir un serviteur
de sa mère, à qui elle peut tout comman-
der, parce que le hasard lui ayant décou-
vert sa conduite secrète et coupable,
d'un mot elle peut le perdre. — « Avez-
« vous exécuté mes ordres ? — Oui, ma-
« demoiselle. — Tous les préparatifs que
« je vous ai prescrits sont-ils faits ? Tous
« les hommes dont vous avez besoin sont-
« ils trouvés ? Pouvez-vous compter sur
« leur zèle et sur leur discrétion ? — Oui,
« mademoiselle. — Hé bien ! voici le mo-

« ment d'agir. Je ne dois plus différer. » — Elle regarde avec méfiance autour d'elle, s'approche du serviteur, lui parle bas. — « C'est-là que vous serez en em-« buscade. N'oubliez aucune précaution. « — Non, mademoiselle. — Je ne serai « pas éloignée. Je vous rejoindrai lors-« qu'il en sera temps, et je vous donnerai « mes ordres ultérieurs. Vous savez que « mon nom ne doit jamais être prononcé. « Votre vie dépend de votre obéissance. « Partez. »

CHAPITRE XXXIV.

Adélaïde étoit allée se promener dans les jardins de Santangélo. Livrée à sa sombre rêverie, et entraînée, sans s'en douter, par la beauté de la soirée, elle étoit parvenue à une porte du parc, en avoit franchi l'enceinte, et s'étoit enfoncée dans ce bois voisin, où Jean et Marguerite avoient passé des momens si heureux. Tout lui retraçoit celui qu'elle aimoit, et dont elle attendoit des nouvelles avec tant d'inquiétude. Mais combien le souvenir de Gustave déchiroit son cœur! Elle étoit triste et pensive, assise au pied d'un arbre, lorsqu'un signal se fait entendre; elle distingue ces mots prononcés d'un ton sinistre: —«Voilà mademoiselle

« Victorine; elle est seule, ne perdons pas « de temps.» — Elle se retourne. Elle voit, entre le parc et le bois, plusieurs hommes armés qui courent vers elle; elle veut fuir; on l'atteint, on la saisit, on la porte avec violence dans une voiture; un des chefs de la bande s'y enferme avec elle, et, un poignard à la main, la menace de la tuer, si elle cherche à s'échapper, si elle jette un cri; et la voiture, ainsi que les hommes armés et à cheval qui la suivent, partent avec rapidité.

Léopoldine cependant, impatiente de connoître le succès du complot qu'elle avoit commandé, craignant que quelque précaution n'ait été oubliée, et brûlant du désir de jouir de sa vengeance, s'étoit empressée de quitter Rome. Elle en étoit partie à cheval avec un de ceux à qui elle croyoit pouvoir se fier, s'étoit arrêtée dans une masure abandonnée, y avoit revêtu un habit d'homme qu'avoit apporté pour elle celui qui la suivoit, et, ainsi

déguisée, s'étoit avancée du côté de Santangelo. Elle voit de loin une escorte qu'elle reconnoît, la joint, apprend avec transport que Victorine est dans la voiture, et ne veut la quitter que lorsqu'elle sera arrivée à l'endroit écarté où sa rivale sera entièrement en sa puissance. La nuit approche; elle ordonne de s'éloigner encore davantage de la grande route, mais de continuer de s'avancer dans la direction des frontières napolitaines, et de ne s'arrêter que lorsque, vers l'approche du jour, on sera parvenu à quelque forêt dans laquelle on puisse n'être pas aperçu.

CHAPITRE XXXV.

PENDANT qu'Adélaïde, que l'on avoit prise pour Victorine, étoit entraînée loin de Rome, mademoiselle de Santangélo et la comtesse Antoine pressoient, autant qu'elles le pouvoient, leur arrivée dans cette capitale. Le soleil alloit se coucher, et elles attendoient avec impatience d'avoir dépassé une colline, pour voir de loin le sommet des pavillons du château de Santangélo. Leur espoir d'être bientôt hors de tout danger, et de rendre à la liberté Gustave et le comte Charles, augmentoit à chaque instant, et la joie renaissoit dans leurs âmes que tant de douleurs avoient déchirées, lorsque la comtesse, en se retournant, aperçut un nuage de poussière. A mesure que ce nuage

s'approchoit, elle distingua un assez grand nombre de cavaliers qui s'avançoient avec vitesse. — « Que nous sommes malheu-
« reuses, dit-elle tout bas à Victorine !
« C'est nous que cherchent ces cavaliers
« que nous voyons. C'est le comte An-
« toine, ou le comte Rodolphe, qui sont
« parvenus à découvrir la route que nous
« avons prise. Comment échapper à leur
« violence ? Quel secours pouvons-nous
« implorer ? Ma chère Victorine, que je
« vous plains ! Notre seconde captivité
« sera bien plus affreuse que la première.
« O mon Dieu ! protégez-nous, vous êtes
« notre seule espérance. » — Les voya-geuses pâlissent, tremblent, ne peuvent plus se soutenir. Les rênes échappent de leurs mains ; elles vont tomber. Leur jeune conducteur court à elles ; elles ne voient plus, elles n'entendent plus ; les chevaux s'arrêtent ; elles glissent, presque sans connoissance, sur l'herbe qui borde le chemin.

Le jeune homme, qui n'a pas entendu ce que la comtesse a dit à Victorine, va au devant des cavaliers qui sont maintenant très-près, et les conjure de secourir deux dames qui sont hors d'état de continuer leur route. Les cavaliers mettent pied à terre, volent aux dames. Quelle n'est pas leur joie en les reconnoissant ! Et que n'éprouvent pas mademoiselle de Santangélo et la comtesse, lorsque Victorine, revenant à elle, se trouve dans les bras de la princesse, d'Aurore, de la comtesse Caroline, de Gustave, voit devant elle le comte d'Ellival, Dulac, Lisberg, et Charles qui ne peut contenir le transport qui l'anime, et que, dans ses exclamations si vives et si touchantes de bonheur et de reconnoissance envers Dieu, elle prononce les noms de tous ceux qui l'entourent, et qui lui sont plus chers que jamais ! Le trouble délicieux, le délire enchanteur auxquels ils s'abandonnent, se calme cependant; ils peuvent se parler,

se répondre, se comprendre, sentir toute leur félicité. Victorine nomme à ses amis la comtesse Antoine; on devine plutôt qu'on n'entend une partie de son histoire; et, à un premier moment d'étonnement, succède l'expression du plaisir avec lequel on voit la libératrice de Victorine. On appelle le conducteur, on le récompense, et on se hâte de continuer d'aller vers Rome où l'on croit qu'on doit être attendu, avec tant d'impatience, par Adélaïde et la marquise d'Amance.

CHAPITRE XXXVI.

La précaution qu'avoient prise les trois familles d'Ellival, de Florentino, et de Santangélo, de choisir, pour leur retour, les chemins les moins fréquentés, les avoit conduits très-près de l'endroit où Léopoldine avoit joint la troupe qui emmenoit Adélaïde. A peine eurent-elles fait le tour de la colline la moins éloignée de Santangélo, qu'elles virent une voiture qui venoit vers elles, et qu'entouroient plusieurs hommes à cheval. Gustave, plus pressé que personne d'arriver à Rome, étoit seul en avant, et, au moment où il atteignoit la troupe qui avoit enlevé Adélaïde, les cavaliers qui la composoient, redoutant l'approche de ceux qui venoient de Saint-Paul, quoique ces derniers fus-

sent encore trop éloignés pour être reconnus, se déterminoient à quitter le chemin, et à traverser les champs qui le bordoient. Le mouvement brusque que l'on imprima à la voiture, pour lui faire franchir le fossé, fit baisser les jalousies; Gustave voit Adélaïde, la reconnoît, l'appelle à grands cris, poursuit la voiture, quoique seul et éloigné des siens. Léopoldine effrayée ne peut donner aucun ordre; sa troupe tire sur Gustave, dont les amis accourent avec leur suite; les cavaliers de Léopoldine veulent se défendre, une nouvelle décharge part de leurs rangs; on est obligé de tirer sur eux; trois sont blessés à mort, et expirent en tombant; et Léopoldine, qu'on n'a pas pu reconnoître, est tuée avec eux, au moment où elle prenoit la fuite. Sa mort fait cesser le combat. Ceux de ses agens, qui n'ont pas été atteints, emportent son cadavre et ceux de leurs complices, se sauvent avec la plus grande vitesse, et s'enfoncent dans la forêt la

plus voisine. Un seul d'eux, celui qui étoit dans la voiture avec Adélaïde, ne peut s'échapper. On l'arrête avant qu'il ait pu s'enfuir avec le conducteur de la voiture.

On secourt Adélaïde, que le passage le plus rapide de la terreur et du désespoir à la joie la plus vive, avoit fait évanouir. Quel bonheur elle fait éprouver, et qu'elle est heureuse elle-même, lorsqu'en r'ouvrant les yeux, elle se trouve sur les genoux de la meilleure des mères; qu'elle se voit entourée de ceux qu'elle aime si tendrement, et que ses regards rencontrent ceux de Gustave devenu son libérateur!

Mais l'étonnement des trois familles est toujours extrême. Qui a pu vouloir faire enlever Adélaïde? Quel motif a pu déterminer à commettre un pareil forfait? On éloigne les gens, on interroge le principal agent q ue l'on a pris dans la voiture. L'espoir de sa grâce lui fait tout

dévoiler. Il nomme Léopoldine comme l'auteur du complot. Une secrète horreur s'empare de tous ceux qui l'entendent. Il cite les ordres qu'il avoit reçus pour enlever *Victorine*. A ce nom, on l'interroge de nouveau. On découvre le véritable objet de la trame qui avoit été ourdie. On voit que la présence d'Adélaïde dans le château de Santangélo, l'a fait prendre pour Victorine; qu'on n'en vouloit qu'à cette dernière. On devine le motif du sort qu'on lui réservoit. On se regarde, mais on se taît; on frémit, et cependant on oublie le crime de la malheureuse Léopoldine; jamais on ne rappellera la passion funeste qui l'a précipitée dans l'abîme où elle a trouvé la mort.

On relâche celui des agens de cette infortunée qu'on avoit retenu, et on se hâte de quitter le lieu où l'on vient d'être témoin d'un événement si terrible.

Adélaïde apprend à ses parens qu'elle a laissé sa grand'mère à Santangélo; on

y court pour dissiper la mortelle inquiétude de madame d'Amance, et, dès le le lendemain, on arrive à Rome où la comtesse Antoine habitera secrètement dans le palais de la princesse.

CHAPITRE XXXVII.

L'agent principal de Léopoldine, ce serviteur à qui elle avoit cru pouvoir donner toute sa confiance, et qui, d'après ses ordres, avoit dirigé sa criminelle entreprise, revint chez la comtesse Emilie, demanda à lui parler en particulier, et, après beaucoup de préparations, lui annonça, avec tous les signes d'une profonde douleur, la perte qu'elle venoit de faire de sa fille. Elle avoit péri, lui dit-il, par un accident funeste, au milieu d'une chasse. Se reposant sur l'herbe, derrière un buisson, elle avoit reçu plusieurs coups de fusil qu'on avoit cru diriger sur une biche, et n'avoit pu, avant d'expirer, que pardonner à ceux qui venoient si involon-

tairement de lui donner la mort, et dont rien ne pouvoit calmer le désespoir.

La comtesse Emilie donna des larmes au malheur de sa fille. Son mari étant absent, elle prit les mesures nécessaires pour que les funérailles de Léopoldine eussent lieu de la manière la plus convenable, dans une de ses terres; mais bientôt elle oublia ses regrets, au milieu des dissipations que le monde lui offroit et qu'elle recherchoit toujours avec tant d'ardeur et de légéreté. Le chagrin du comte Godefroi fut plus vif et plus durable; il ne connoissoit que les qualités brillantes de Léopoldine, et il regrettoit d'autant plus les consolations qu'il en attendoit, que sa femme, perpétuellement entraînée de plaisirs en plaisirs, lui devenoit chaque jour plus étrangère, et que son fils venoit de lui écrire qu'il alloit commencer un très-long voyage, et qu'il le supplioit de ne pas mettre obstacle au projet qu'il avoit formé de séjourner pendant quelque temps

en Allemagne, en France, et en Angleterre.

Le comte Rodolphe étoit à peine sorti du château de Saint-Paul où il avoit failli à être retenu par le concierge, après la scène si extraordinaire de l'apparition de la comtesse et la fuite de Victorine, qu'effrayé de la position où il venoit de se placer, et des suites que pouvoit avoir son entreprise si coupable et si téméraire, il partit à l'instant pour les pays étrangers, résolu d'être absent de sa patrie, jusqu'au temps où il pourroit espérer que ses folies seroient entièrement oubliées, et ne fut tranquille que lorsqu'il eût dépassé les frontières de l'Italie.

Il apprit avec peine la mort de sa sœur; mais sa douleur, comme celle de sa mère, fut promptement dissipée, et son caractère inconstant et léger ne lui permit pas de s'occuper long-temps de la perte qu'il venoit de faire d'une sœur que d'ailleurs il estimoit très-peu.

CHAPITRE XXXVIII.

La marquise de Florentino étoit seule dans son cabinet. Elle pensoit avec inquiétude aux suites de l'enlèvement des deux jumeaux. Cet enlèvement ne peut-il pas être découvert? Quelqu'un de ceux qui y ont coopéré ne parlera-t-il pas? Le concierge de Saint-Paul sera-t-il discret? Un événement extraordinaire ne peut-il pas délivrer ces jumeaux? Tous ces motifs de crainte la troubloient, l'agitoient. Le remords naissoit dans son âme, et la déchiroit. Elle se promenoit à grands pas, comme pour secouer le trait que chacune de ses pensées enfonçoit plus avant dans son cœur.

Le comte Antoine entra. Il avoit l'air

consterné. Il tenoit une lettre. — « Quelle « nouvelle venez-vous donc m'annon- « cer, comte? — Une très-mauvaise, « madame. L'événement dont le con- « cierge de Saint-Paul vient de m'instruire, « peut avoir les suites les plus funestes. « Gustave et Victorine ont été délivrés. « — Ciel! voilà donc le malheur que je « redoutois. Nous sommes perdus..... Et « comment a-t-on pu découvrir leur re- « traite, et leur rendre leur liberté? — « Madame, voici la lettre du concierge.»

LETTRE

Du concierge du château de Saint-Paul au comte Antoine de Volenta.

« Je me jette à vos pieds, monsieur le « comte ; et cependant je vous jure que « je ne suis pas coupable. Comment au- « rois-je pu résister à un si grand nombre « de personnes armées, et à un pouvoir « surnaturel ? Je me suis empressé de « vous écrire hier au soir, qu'ayant en- « tendu dans le château des bruits très- « extraordinaires, des coups frappés avec « force, des cris, des portes ouvertes et « repoussées avec violence, j'étois ac- « couru avec mes enfans ; qu'arrivé à la « salle où est le catafalque de feu madame « la comtesse, j'y avois trouvé, à mon « grand étonnement, la jeune demoiselle « que vous aviez confiée à ma garde, et « qui se débattoit avec courage contre un

« grand jeune homme qui paroissoit vou-
« loir l'enlever ; qu'à l'instant un fracas
« horrible avoit été suivi de l'apparition
« de l'esprit de madame la comtesse, qui
« nous avoit tous remplis de terreur, et
« qui avoit emmené en un clin d'œil ma-
« demoiselle Victorine, sans laisser au-
« cune trace de son passage ; et qu'enfin,
« revenu un peu de mon effroi, j'avois
« voulu arrêter le jeune homme, mais
« que ses gens, accourus autour de lui,
« l'avoient bien aisément fait évader du
« château.

« Aujourd'hui j'ai vu arriver une troupe
« très-nombreuse de cavaliers armés.
« Plusieurs dames étoient avec eux. Ils
« ont commandé en maîtres, et menacé
« de brûler le château, et de nous im-
« moler mes enfans et moi, si nous leur
« opposions la plus petite résistance. Ils ont
« pris nos clefs, ouvert toutes les portes,
« parcouru tous les appartemens, pé-
« nétré dans tous les réduits, appelé vos

« jeunes prisonniers, entendu leurs voix,
« monté à leurs donjons, et rendu à la
« liberté ceux qu'ils cherchoient. Ils m'ont
« menacé de me tuer, si je ne leur décou-
« vrois pas la prison de la jeune demoi-
« selle. Mais quand je suis parvenu à leur
« prouver qu'il n'y avoit aucune portion
« du château qu'ils n'eussent visitée, et
« que la jeune personne avoit été enlevée
« la veille par l'esprit de madame la com-
« tesse, ils m'ont laissé la vie, et sont
« partis avec précipitation. »

Avant de porter cette lettre à la marquise, le comte en avoit arrangé plusieurs mots, pour qu'elle ne pût pas savoir que Charles avoit été enlevé et délivré avec Gustave.

La marquise relut la lettre plusieurs fois; et, la rendant au comte d'une main tremblante : — « Nous sommes perdus, « vous dis-je.... Malheureux projet ! en- « treprise funeste ! tout va se découvrir; « rien ne peut nous sauver. » — Le comte étoit immobile. — « A quoi vous résolvez- « vous, monsieur ? quel parti prendre ? « — Peut-être, madame, tout n'est-il pas « désespéré. Une grande obscurité règne « sur la véritable naissance de Gustave et « de sa sœur. Ceux qui ont délivré Victo- « rine, ne paroissent avoir aucun rapport « avec la troupe plus nombreuse qui a « ouvert les portes de la prison de Gus- « tave. Et ce prétendu esprit de feu la « comtesse Antoine n'aura été qu'une « femme gagnée pour jouer un rôle ridi-

« cule qui en a imposé au concierge, et « pour remettre ensuite Victorine dans « les mains du jeune homme qui aura « témoigné beaucoup d'effroi pour aug- « menter celui du concierge. Prenons « secrètement des renseignemens sur ce « ravisseur. Sachons ce que Victorine est « devenue. Ne précipitons rien. Et d'ail- « leurs, madame, ni vous ni moi n'avons « rien écrit. Dominique a seul paru ; seul « il a donné des ordres au concierge. « Tout retombera sur lui. Il faut l'éloi- « gner, l'éloigner promptement; je m'en « charge...—Malheureux, que prétendez- « vous faire? N'y a-t-il pas eu assez de « crimes commis?..... Cette apparition « m'effraie. Ou elle cache plus de mys- « tères que vous ne croyez, ou elle n'est « pas naturelle. — Madame, pourriez- « vous croire?...—Je redoute tout. Nous « sommes sur le bord d'un abîme ; une « main invisible nous précipite ; comment « nous retenir?» — A l'instant on frappe

à la porte du cabinet ; la marquise tressaille, elle ouvre ; un de ses gens lui remet un billet ; son trouble augmente ; elle congédie le comte, à qui elle recommande de lui communiquer sans délai toutes les informations qu'il pourra recevoir, le fait sortir par un escalier dérobé, et ordonne qu'on fasse entrer la personne qui lui demande un entretien secret.

CHAPITRE XXXIX.

C'étoit le vieux curé de Florentino qui avoit désiré de parler en particulier à la marquise. Ce respectable ecclésiastique n'avoit été nommé à sa cure que depuis peu de temps, et il n'avoit eu encore aucune occasion de voir madame de Florentino. Il entre d'un air modeste, mais grave. Ses cheveux blancs ajoutent à l'air vénérable que lui donne sa physionomie. Il demande à la marquise s'il peut parler sans être entendu. La marquise passe dans les pièces voisines, en ferme elle-même les portes, rentre, fait asseoir le curé, s'assied auprès de lui, déjà surprise et agitée, et l'assure que personne ne peut les entendre. — « Madame, lui

« dit le curé, en baissant les yeux, et avec « une voix ferme, mais douce, jamais « l'exercice de mon ministère ne m'a fait « éprouver une peine comparable à celle « que je ressens aujourd'hui. Je viens « vous étonner, madame, et blesser vive- « ment votre âme ; mais les devoirs sacrés « qui me sont imposés, et votre propre « intérêt, ne m'auroient pas permis de « garder le silence. Dans la paroisse à la « tête de laquelle la providence m'a placé, « étoit retirée depuis quelque temps une « demoiselle nommée Julie. » — La mar- quise se trouble de plus en plus ; elle éprouve un affreux pressentiment, mais elle tâche de cacher son horrible émotion secrète. Le curé, sans la regarder, con- tinue : « Elle a été pendant long-temps à « votre service. — Oui, monsieur. — « Vous lui aviez accordé votre confiance ; « elle vient de mourir après une maladie « assez courte. Appelé auprès d'elle pour « lui donner les secours de notre religion,

« j'ai eu bien de la peine à calmer les agi-
« tations de son esprit ; je lui parlois en
« vain de la bonté divine qui est sans
« bornes ; elle repoussoit mes consola-
« tions, et se disoit indigne de la misé-
« ricorde céleste. Dieu enfin l'a touchée.
« Le repentir est entré dans son âme ; j'ai
« prié avec elle celui qui est mort pour
« nous, et, dans l'espérance d'obtenir
« son pardon, elle m'a révélé un secret
« terrible, et elle a exigé de moi que,
« d'abord après sa mort, je vinsse vous
« instruire de ses remords, et de tout ce
« qu'elle avoit cru devoir faire pour ex-
« pier son crime. — Qu'a-t-elle donc
« révélé ? » — La marquise peut à peine prononcer ce peu de mots. — « Elle a
« voulu avoir plusieurs conférences avec
« un cultivateur que tout le pays honore,
« et qui se nomme Valti. Cet estimable
« laboureur, qui a été long-temps attaché
« à la famille de feu M. votre mari, a
« réuni autour du lit de la malade trois

« de ses amis et un homme et une femme
« habitans d'une chaumière isolée, et peu
« distante de Velletri. Ils ont voulu que
« j'assistasse à cette réunion, dont ils ont
« d'ailleurs écarté tout le monde; et,
« après avoir promis solennellement à
« Dieu de ne jamais parler des faits im-
« portans qu'ils désiroient de constater,
« qu'autant que les intérêts de la famille
« de Florentino et de celle de Volenta
« l'exigeroient, ils m'ont supplié d'écrire
« et de rédiger une déclaration qu'ils ont
« signée sur leur honneur et sur leur
« croyance en Dieu. La malade l'a dictée
« en partie, l'a lue plusieurs fois, l'a
« signée, me l'a remise pour que je vous
« en communiquasse le contenu lors-
« qu'elle ne seroit plus, et, paroissant
« comme soulagée d'un poids affreux, a
« remercié Dieu, et l'a prié avec une
« grande ferveur. Voici, madame, une
« copie de cette déclaration; elle est de
« ma main, elle est fidèle.

« Peu de jours après la mort de feu « M. le marquis, un violent incendie a « consumé la maison où étoient nourris « deux jumeaux qu'il avoit laissés, et dont « mademoiselle votre fille devoit hériter. « C'est mademoiselle Julie qui a mis le « feu elle-même, et qui l'a mis par vos « ordres. On a cru les jumeaux con- « sumés par les flammes ; vous leur avez « donné des larmes feintes ; vous avez « répandu de grands bienfaits sur la nour- « rice et sa famille ; vous vous êtes mise « en possession des biens des jumeaux « que mademoiselle Julie a portés dans « la chaumière voisine de Velletri, où ils « devoient être élevés de manière que « leur naissance et leurs droits fussent à « jamais ignorés. Un hasard extraordi- « naire ayant mis M. Valti à même de « voir les jumeaux portés par mademoi- « selle Julie, il s'est déguisé avec les trois « amis qui ont signé la déclaration ; et « ces quatre personnes, anciennement dé-

« vouées à la maison de Florentino, ayant « enlevé les jumeaux de la chaumière, « M. Valti les a confiés, sous des noms « supposés, à la famille d'un bûcheron « d'une forêt voisine des sources du Té- « verone. Ils y ont été élevés par un er- « mite. Vous les y avez vus vous-même « dans un château ruiné qui avoit appar- « tenu à leurs aïeux; vous avez soupçonné « leur naissance. Reconnus, après plu- « sieurs autres événemens, par la prin- « cesse de Santangélo et plusieurs de ses « amis, ils vivent, dans ce moment, dans « son palais, sous sa protection, et sous le « nom de deux de ses parens très-proches. » — La marquise, frappée comme par la foudre, restoit muette et immobile; une rougeur subite succédoit à une pâleur mortelle; elle ouvroit la bouche, et ne pouvoit parler. Le curé attendoit en silence que ce trouble extrême fût un peu calmé. Il ne savoit encore ni quelle demande faire, ni quel conseil donner, ni

quelle exhortation adresser. Il demandoit intérieurement à Dieu de lui inspirer ce qu'il devoit dire.

La marquise faisant enfin un grand effort ; et, après avoir balbutié quelques mots : — « Hé bien ! monsieur, que pré-« tendez-vous faire? — Ce que mon de-« voir me commande, madame : remettre « à madame de Santangélo l'acte dont je « viens de vous donner une copie, et faire « pour vous d'ailleurs tout ce que m'ins-« pirera la charité chrétienne, tout ce que « vous désirerez, madame, et que mon « ministère me permettra. »

La marquise est, pendant quelques momens, comme entièrement absorbée dans ses réflexions; et, se levant ensuite avec l'air de quelqu'un qui vient de prendre une grande détermination: — « Moi aussi, mon-« sieur, je ferai mon devoir. Cette déclara-« tion contient des faits bien extraordinai-« res; mais, je vous le répète, monsieur, je « ferai mon devoir. Je ne vous demande

« qu'un service que vous ne pouvez pas, je « crois, me refuser. Ne parlez à personne « de cette déclaration avant trois jours. « Je vous reverrai avant que ces trois jours « n'expirent, et j'espère que vous serez « content. — Je vous le promets, ma- « dame, dit le curé. » — Et il se retira.

La marquise cependant resta enfermée pendant plusieurs heures dans son cabinet. Elle écrivit plusieurs lettres, ordonna qu'elles fussent portées à l'instant, ne voulut voir personne, ne se coucha point, et passa la nuit dans une sombre méditation.

CHAPITRE XL.

Madame de Florentino avoit écrit au comte Antoine; elle ne lui avoit rien caché de son entrevue avec le curé, et lui avoit annoncé la résolution qu'elle venoit de prendre, et que rien ne pouvoit ébranler. Livré à la plus horrible inquiétude, le comte s'empressa d'aller chez la marquise. Que ne lui dit-il pas pour l'obliger à renoncer à son projet! Mais tous ses efforts furent inutiles; elle résista à ses raisonnemens, à ses prédictions, à ses craintes, à ses prières, à ses promesses, à ses menaces; elle fut inflexible; d'ailleurs plusieurs de ses lettres étoient déjà parvenues à leurs adresses, et on y avoit répondu.

Le comte Antoine ne contint plus la

fureur qui l'animoit; mais la marquise y parut insensible, et persista dans sa ferme détermination. Il sortit désespéré; et, au lieu de retourner à son hôtel, il résolut à l'instant de se réfugier dans une petite maison située dans un des faubourgs de Rome, et qui appartenoit à Dominique, de s'y déguiser, et d'aller ensuite dans une retraite encore plus sûre, attendre le résultat des préparatifs qu'il devoit ordonner.

Pendant que, pour arriver à cette petite maison, il suivoit, seul et à pied, une rue écartée et solitaire, il vit venir vers lui une dame qu'il crut reconnoître, ainsi que celui à qui elle donnoit le bras. A mesure qu'il s'en approchoit, il distingua des traits dont le seul souvenir l'avoit souvent fait frissonner. Il frémit: c'étoient Aurore et Amédée qu'il croyoit morts depuis long-temps, et qui paroissoient à ses yeux. Il voulut douter de la réalité de cette apparition si inattendue; mais bien-

tôt convaincu qu'aucune erreur ne l'abusoit, il éprouva le tremblement le plus violent ; et, près de succomber à tous les coups qui venoient de le frapper, à peine put-il, en rappelant tout ce qui lui restoit de forces, se jeter, pour n'être pas reconnu lui-même, dans une petite rue qui se trouva sur sa droite, et se traîner jusqu'à l'habitation de Dominique. Là, renfermé dans une chambre, et n'osant demander aucun secours, il fut en proie pendant long-temps à des tourmens affreux. Sa raison etoit comme égarée. Aucune idée nette ne se fixoit dans son imagination que ne cessoient de fatiguer les images les plus noires. Il ne savoit plus pour ainsi dire ni ce qu'il avoit appris, ni ce qu'il avoit vu, ni où il étoit, ni ce qu'il avoit à redouter. Cette sorte de délire se dissipa cependant peu à peu. Il put réfléchir sur sa position ; il put distinguer tous les abîmes dont il étoit environné. Il compara, pendant plusieurs heures, les

différens moyens d'échapper aux dangers qui le menaçoient ; il n'osoit en adopter aucun, lorsque, tout d'un coup, reprenant son audace et sa dissimulation, il écrivit à Aurore de Volenta et au comte Amédée.

Il leur témoigna toute la joie avec laquelle il venoit d'apprendre qu'ils avoient dans le temps échappé aux périls auxquels tout le monde avoit cru qu'ils avoient succombé. Il leur exprima le vif désir qu'il avoit d'aller leur entendre raconter à eux-mêmes la suite des événemens qui avoient conservé leurs jours, les avoient tenus, pendant tant d'années, éloignés de leur patrie, et les avoient enfin ramenés heureusement dans Rome. Son impatience, ajouta-t-il, étoit extrême, d'aller leur rendre tous les biens qui leur appartenoient, et qu'il avoit maintenus dans le meilleur état, depuis le moment où la funeste nouvelle de leur mort avoit été répandue et universellement adoptée.

Il ne douta pas que l'on ne sût chez la princesse de Santangélo l'adresse d'Aurore et celle d'Amédée, et il s'empressa d'envoyer à son palais la lettre qu'il venoit de leur écrire.

Il en fit parvenir une copie à la marquise, en lui annonçant la rencontre si inattendue qu'il avoit faite. Madame de Florentino fut d'abord saisie d'étonnement; mais, persistant de plus en plus dans le parti qu'elle avoit cru devoir prendre, elle se hâta d'adresser à Aurore et à Amédée une prière semblable à celle qu'elle avoit faite à madame de Santangélo.

CHAPITRE LXI.

D'après la demande contenue dans différentes lettres que la marquise avoit écrites, le comte d'Ellival, la comtesse Caroline, Charles, Adélaïde, Dulac, le baron de Lisberg, la marquise d'Amance, Aurore, Amédée, Gustave et Victorine s'étoient rendus chez la princesse de Santangélo. Ils étoient réunis dans le grand cabinet de la princesse. Toutes les précautions avoient été prises pour que rien de ce qui s'y diroit ne pût être entendu, et personne ne devoit y être introduit que madame de Florentino, qui devoit arriver à trois heures. On l'attendoit avec d'autant plus d'impatience, qu'on ne pouvoit former que les conjectures les plus vagues sur l'objet de la réunion qu'elle avoit ré-

clamée, et dont la demande avoit causé tant de surprise.

L'heure convenue sonna, et la marquise entra dans le cabinet. Elle paroissoit avoir beaucoup souffert; ses traits étoient altérés, ses yeux encore rouges; et son attitude étoit celle d'une femme résignée à un très-grand malheur. Après quelques momens de silence : — « Aucun de vous, « dit-elle d'une voix émue, ne doit s'at- « tendre à ce que je vais vous révéler. « Un événement terrible a changé la « femme infortunée qui a voulu paroître « devant vous. Lorsque vous l'aurez en- « tendue, elle obtiendra votre pitié; elle « l'espère du moins. Ne la jugez pas avant « qu'elle ne vous ait fait connoître la ré- « solution que le ciel lui a inspirée. Mais, « avant tout, lisez cette déclaration que « m'a remise le curé de Florentino. » — Elle se leva, et donna l'acte à M. d'Elli-val, qui en commença tout haut la lecture. Les figures de toutes les personnes

réunies dans le cabinet exprimoient bien fortement tous les sentimens qui se succédoient dans leurs âmes, pendant que le comte lisoit. Mais une sorte de silence religieux fut observé. M. d'Ellival avoit fini de lire, et tout le monde se taisoit encore ; tous les regards étoient tournés vers la marquise qui, relevant ses yeux dans lesquels rouloient de grosses larmes, dit avec l'accent d'une émotion profonde : — « Quelle accusation vous venez d'en-« tendre ! je pourrois la rejeter ; mais je « ne dois, ni ne veux l'affoiblir. Ma ten-« dresse pour ma fille m'a entraînée ; et, « exemple effrayant de ce que peut pro-» duire une première démarche coupable, « je suis tombée de précipice en précipice. « Dieu a daigné faire naître dans mon « âme le repentir le plus amer. Il m'a re-« tenue avant que je ne fusse perdue à « jamais. J'ai reconnu mon crime, et je « viens l'expier. Je sais que je parle et « devant le comte Amédée, et devant

« la comtesse Aurore, et devant ces ju-
« meaux, de qui je n'aurois le droit d'at-
« tendre qu'indignation et vengeance.
« Mais je reçus la main du père des ju-
« meaux, et du parent du comte et de la
« comtesse. Mais quels sentimens plus
« nobles et plus généreux pourrois-je in-
« voquer que ceux des familles si juste-
« ment honorées, devant lesquelles j'ai
« voulu paroître? Je n'implore pour moi
« que leur pardon. Mais ma fille est in-
« nocente; elle a tout ignoré, elle ignore
« encore l'affreux malheur de sa mère.
« Je réclame pour elle tout ce que
« vos vertus pourront vous dicter. Tout
« ce que je possède est à vous, est à ces
« jumeaux que j'ai si cruellement offen-
« sés. Disposez-en ainsi que vous le ju-
« gerez convenable. Que ma fille seule-
« ment trouve grâce devant vous. Madame
« d'Ellival, madame d'Amance, vous
« êtes mères; souffrez que je vous recom-
« mande particulièrement ma Constance.

« Puissé d'ailleurs le ciel vous toucher « tous en ma faveur ! que votre compas- « sion obtienne pour moi la clémence du « ciel ! C'est cette miséricorde que je de- « manderai à Dieu dans l'asile sacré où « je vais terminer ma vie. Le couvent le « plus austère est celui que j'ai choisi. Je « ne reverrai plus le palais que je viens « de quitter. Je ne reverrai plus ma fille « que dans la retraite où je vais offrir à la « divinité la pénitence la plus rigoureuse. « En sortant d'auprès de vous, la mar- « quise de Florentino sera morte pour « le monde ; il ne restera d'elle que la « mère infortunée qui, sur les marches « de la tombe, ne cessera de prier pour « vous qu'elle honore, pour sa fille qu'elle « place sous votre égide, et pour elle qui « a un si grand besoin de fléchir la colère « céleste. » — A peine a-t-elle achevé de parler que les jumeaux volent à elle, la serrent dans leurs bras, la nomment leur mère. Elle ne peut résister à l'émotion

nouvelle qu'elle éprouve; elle s'évanouit. On s'empresse en vain autour d'elle; on tâche en vain de la secourir, elle reste sans mouvement; on tremble que les efforts extraordinaires qu'elle vient de faire, n'aient brisé les ressorts de sa vie; elle sort cependant peu à peu de son état d'insensibilité; et lorsqu'elle a retrouvé une partie de ses forces, elle se précipite à genoux, lève les yeux et les mains au ciel, et fond en larmes. On l'environne, on la relève, on l'encourage, on veut combattre la résolution qu'elle a prise de se renfermer dans un cloître; mais tout ce qu'on peut lui dire à ce sujet l'afflige profondément, et ne change pas sa détermination.

On lui parle de sa fille; une grande partie de la fortune des jumeaux lui sera consacrée; tout ce qui s'est passé sera enseveli dans l'oubli le plus profond; on le lui promet devant Dieu; on le lui jure sur l'honneur. Aurore et Amédée ne veu-

lent rien réclamer de leurs domaines pour les années écoulées ; des motifs de dévotion et de reconnoissance envers Dieu qui les avoit délivrés du glaive des brigands, expliqueront très-bien leur longue séparation du monde ; le désir de donner aux jumeaux l'éducation la plus analogue aux vues que l'on avoit sur eux, aura seul déterminé leurs parens à leur laisser ignorer leur naissance, à les placer chez Thadée, à accepter ensuite les bontés de la princesse de Santangélo. La marquise ne peut exprimer sa reconnoissance. — « Ma « fille, s'écrie-t-elle, n'aura donc pas à « rougir de sa mère ; elle ignorera le trop « coupable effet de ma tendresse pour « elle. Et à qui devrai-je de ne pas finir « dans le désespoir des jours trop pro- « longés ? A ceux que j'ai cruellement « blessés dans ce qu'ils ont de plus cher. « O mon Dieu ! vous seul pouvez récom- « penser une bonté si indulgente et si gé- « néreuse. Adieu, vous tous qui rendez

« tant de biens pour tant de maux; jouissez « de tous les hommages que vous savez « si bien mériter : n'abandonnez pas « Constance, et pensez quelquefois, pour « votre bonheur, à tout ce que vous doit « sa mère infortunée. Daigne le ciel sou- « tenir mon courage ! Le monde a fini « pour moi; je ne vois plus que le tom- « beau. » Elle part ; on s'efforce inutilement de la retenir ; elle s'échappe, monte seule dans une voiture qui l'attendoit à la porte, et se fait conduire au couvent des Carmélites, nommé de Sainte-Thérèse.

Tous ceux qui étoient réunis chez la princesse de Santangélo, gardent pendant quelque temps un silence bien expressif. Ils ne peuvent se refuser à la plus douce des jouissances, celle de tout le bien qu'ils viennent de faire. Ils s'y abandonnent involontairement, et dans une sorte de recueillement religieux.

Faisant cesser cependant cette sorte d'extase, quelque charme secret qu'ils y

trouvent, ils se regardent, se devinent, s'embrassent, remercient le ciel, se concertent sur les moyens les plus prompts et les plus sûrs d'exécuter ce qu'ils ont promis à la marquise, de délivrer le comte Antoine de toute inquiétude; et la princesse va elle-même consoler et encourager Constance, que la marquise avoit fait conduire chez une de ses parentes, veuve, sans enfans, âgée, et très-respectable par ses vertus.

CHAPITRE XLII.

Le couvent de Sainte-Thérèse n'étoit pas très-éloigné de Rome. La marquise néanmoins, n'étant partie que tard de chez la princesse, n'arriva au couvent qu'à l'entrée de la nuit. Elle congédia le postillon qui l'avoit conduite, prit elle-même le paquet qu'elle avoit fait préparer, et sonna pour demander à voir la supérieure. La porte de l'église étoit ouverte, et l'office du soir venoit de commencer. La supérieure étoit au chœur; on ne pouvoit pas lui parler encore. Madame de Florentino entra dans l'église. Une assez grande obscurité régnoit déjà dans le temple Les voix foibles et plaintives des Carmélites résonnoient dans les voûtes. Auprès d'une chapelle, quelques

personnes pieuses attendoient à genoux le moment d'être admises devant un tribunal où un prêtre octogénaire accordoit, au nom de la clémence céleste, le pardon au repentir. La marquise se plaça à leur suite. Elle pria, gémissante et prosternée. Appelée à son tour, elle confia au ministre de Dieu tous ses tourmens secrets. Elle implora la grâce du ciel ; elle offrit sa vie en sacrifice expiatoire. Le prêtre la fortifia par des paroles de miséricorde contre les atteintes du découragement et du désespoir, invoqua pour elle la bonté suprême, la conduisit au parloir de la supérieure, et, avant de se retirer, la présenta à cette dame à qui tout le désir de la marquise étoit maintenant de soumettre toutes ses pensées et toutes ses volontés.

Madame de Florentino connoissoit toutes les vertus de la supérieure. Elle lui révéla ce qui lui faisoit rechercher avec tant d'ardeur les austérités du cloître où elle vouloit terminer sa vie. La supérieure

lui parla le langage sévère, mais touchant de la religion, lui promit tous les soins de la charité chrétienne la plus attentive et la plus compatissante, lui fit ouvrir les portes de l'intérieur du couvent, et, lui faisant parcourir de longs et silencieux dortoirs, la mena dans une cellule où une lampe ne répandoit qu'une clarté foible et triste, et où elle la laissa seule.

Quel contraste avec les appartemens somptueux que la marquise venoit de quitter, et avec toutes les recherches du luxe et de la délicatesse auxquelles elle venoit de renoncer! Dispensée par la supérieure de descendre ce soir-là au réfectoire, et, cherchant dans la solitude quelques instans de repos que toutes les agitations de cette journée lui avoient rendu si nécessaires, elle s'assit sur un banc, auprès de la table sur laquelle la lampe étoit placée. A côté de la lampe, elle trouva un livre de prières. A l'autre bout du banc, étoit une tête de mort. La mar-

quise, en l'apercevant, frémit; le livre qu'elle venoit de prendre lui tomba des mains, et, absorbée dans d'affreuses réflexions, elle resta long-temps immobile, sans savoir si elle veilloit, ce qu'elle avoit éprouvé, où elle étoit, ce qu'elle éprouvoit encore. Une sueur froide couloit de tous ses membres. Trop affaissée pour pouvoir rester long-temps assise, elle voulut se coucher. Elle ne trouva d'autre lit qu'une espèce de coffre long et étroit, dans lequel elle s'étendit toute habillée; elle étoit dans sa bière; elle essayoit pour ainsi dire son cercueil. Une sorte d'horreur la saisit; elle eût regret à la démarche qu'elle venoit de faire; elle voulut renoncer à cette mort anticipée. Mais, rappelant à l'instant toute sa vie, elle se dévoua de nouveau, et, succombant enfin à son extrême lassitude, elle s'assoupit dans sa couche funèbre.

Levée de bonne heure, elle prit part à tous les exercices des religieuses, malgré

les instances de la supérieure, qui vouloit qu'elle n'en contractât que successivement l'habitude, et, s'étant fait donner un exemplaire de la règle du monastère, elle voulut, dès ce même jour, se soumettre à un des usages qui pouvoient le plus combattre ses anciennes pensées, et dompter ses premiers penchans.

La nuit étoit venue; la lune éclairoit à peine les jardins du couvent. Madame de Florentino alla à l'extrémité de ces jardins, dans l'enceinte consacrée à la sépulture des religieuses. Elle y vit un grand nombre de fosses ouvertes; chaque carmélite avoit depuis long-temps creusé celle où elle devoit être un jour déposée. Elle se prépara à s'acquitter d'un devoir semblable que lui imposoit la règle à laquelle elle vouloit obéir. Elle prit, en tremblant, une bèche et une pelle, toujours préparées à la porte du cimetière, s'avança vers un endroit où la terre n'avoit pas encore été remuée, et commença son

lugubre travail. Quelles idées, quels sentimens se réveillèrent dans son âme ! Chaque coup qu'elle donnoit la faisoit frissonner. Ses mains, peu exercées, manioient avec bien de la peine les instrumens dont elle s'efforçoit de se servir. Sa tristesse devint profonde. Le découragement s'empara d'elle. Il lui prit une grande foiblesse ; elle tomba sur la fosse commencée. Sa fermeté l'abandonna. Elle ne crut pas pouvoir résister aux rigueurs du cloître qu'elle avoit tant désirées ; elle résolut d'y renoncer. Mais, à l'émotion que lui causa ce changement soudain, succéda une fatigue extrême. Le froid de la nuit la saisit, ses yeux se fermèrent, et une sorte de demi-sommeil s'empara d'elle dans cette même place qu'elle avoit commencé de préparer pour son sommeil éternel. Pendant cette espèce de léthargie, un rêve terrible lui montra un violent incendie, les jumeaux expirans, la foudre vengeresse suspendue sur sa tête. Elle se

réveilla effrayée, et, se relevant sur cette terre froide et humide qu'elle destina de nouveau à recevoir sa dépouille mortelle, se condamnant à la pénitence la plus austère, et prenant les tombeaux qui l'environnoient à témoin de ses vœux, elle conjura l'être des êtres d'exaucer sa prière et d'accepter son sacrifice.

CHAPITRE XLIII.

Aurore et son mari parurent dans le monde sous les noms de comte et comtesse Amédée de Florentino; et la princesse de Santangélo présenta à tous ses amis les deux jumeaux, l'un sous le nom de marquis Léon de Florentino, et l'autre sous celui d'Alphonsine, sœur du jeune marquis. L'histoire des jumeaux et celle d'Amédée et d'Aurore furent racontées ainsi qu'on l'avoit promis à la marquise. Tous les arrangemens qu'on lui avoit annoncés furent terminés. Aucune précaution ne fut négligée. Valti, les trois habitans de Florentino, Madeleine, Thadée, Anna et Victor, furent appelés auprès des jumeaux. Quelle joie leur présence

leur causa ! et quel accueil ils en reçurent, ainsi que de tous leurs amis !

Il fut bientôt convenu que Charles épouseroit Alphonsine, et que Léon recevroit la main d'Adélaïde. Le même jour où ce double hymen feroit le bonheur de tant de personnes, Germain devoit être uni à Pauline, et Michel à Charlotte.

Le comte Antoine cependant voyant sa fortune très-diminuée, malgré l'admirable générosité d'Aurore et d'Amédée, et sachant que celle que les jumeaux et leurs parens laissoient à Constance, étoit considérable, désira de réunir cette dernière fortune à ce qui lui restoit. Il imagina de demander à la marquise la main de mademoiselle de Salini. Il étoit bien éloigné de croire que sa femme fût à Rome. Il n'avoit regardé ce que le concierge de Saint-Paul lui avoit écrit au sujet de l'apparition de l'ombre de la comtesse, et de sa fuite avec Alphonsine, que comme l'effet d'une imagination frappée par de

vaines terreurs, et le résultat d'une machination ourdie par le jeune inconnu dont le concierge lui avoit parlé. Cette machination n'ayant pu réussir qu'à demi, n'avoit pas rendu l'inconnu possesseur de la jeune personne qu'il avoit voulu enlever, mais avoit produit l'évasion d'Alphonsine, qu'un concours de circonstances particulières avoit rendue à ses parens, et ravie à la femme gagnée pour représenter l'ombre de la comtesse. Il étoit convaincu que si la comtesse s'étoit réellement évadée du souterrain de Saint-Paul, la vieille paysanne, chargée de lui porter sa nourriture journalière, n'auroit pas manqué de venir l'informer d'un évènement aussi important pour elle et pour lui. Il ignoroit que cette malheureuse paysanne avoit été si effrayée des suites de la disparition de la comtesse, et du supplice dont elle se croyoit menacée, qu'elle étoit morte subitement. Il désiroit d'ailleurs de dissiper, le plus possible, ses

inquiétudes, de s'assurer plus que jamais de la discrétion de la marquise, et de rendre les intérêts de madame de Florentino inséparables des siens.

Il alla, en conséquence, au couvent de Sainte-Thérèse, et demanda une entrevue à la marquise. Il lui témoigna combien il désiroit d'obtenir la main de Constance, et de lui faire hommage de tous les biens qui pouvoient lui rester.

Madame de Florentino fut long-temps sans pouvoir se décider; mais enfin l'envie de voir s'accroître de beaucoup la fortune de sa fille, l'emporta, et elle promit de donner son consentement à l'union souhaitée par le comte, si Constance lui accordoit le sien.

Le comte vola à Rome chez la parente de Constance. Que ne dit-il pas pour tâcher de réussir auprès d'elle et auprès de sa pupille? Mademoiselle de Salini trouvoit le comte bien âgé. Mais, ne pouvant plus conserver aucune espérance de plaire à Léon, et ne devant plus s'atten-

dre à se voir recherchée par des partis très-avantageux, elle se laissa séduire; sa vanité l'entraîna; elle ne put résister au plaisir de porter un grand nom, et à toutes les jouissances que lui promettoient les équipages, les parures, les diamans, les fêtes que le comte Antoine ne cessoit de lui annoncer.

Il fut donc résolu qu'elle accepteroit la main du comte; que, suivant les désirs de ce dernier, le mariage auroit lieu très-incessamment; et, comme la marquise ne vouloit plus reparoître à Rome, et que cependant elle souhaitoit de conduire sa fille à l'autel, il fut convenu que la cérémonie seroit faite dans la chapelle d'un château inhabité, voisin du couvent de Sainte-Thérèse, et qui appartenoit à la famille de la supérieure. La bénédiction nuptiale y seroit donnée, après minuit, par le curé de la paroisse, et le mariage n'auroit pour témoins que ceux qui devoient nécessairement s'y trouver. Plus

d'appareil et d'assistans auroit trop contrasté avec la situation actuelle de madame de Florentino.

La veille du jour où Constance devoit être unie au comte Antoine, la marquise écrivit à la princesse de Santangélo, à Aurore et à mademoiselle d'Ellival. Elle leur renouvela l'expression de son éternelle reconnoissance, leur rappela les sentimens qu'elles lui avoient promis pour sa fille, et leur fit part de la résolution qu'elle avoit cru devoir prendre d'unir Constance au comte Antoine de Volenta. « — Je ne vais pas vous l'annoncer moi-même, ajouta-t-elle, je « dois renoncer au bonheur de vous revoir, quelque pénible que soit ce sacrifice ; je ne dois plus penser qu'à assurer « la félicité de ma fille et à mourir. »

Plusieurs heures après, on vint lui dire que mademoiselle de Salini étoit au parloir. Elle ne l'avoit pas vue, depuis son départ de Rome. « Ma fille, lui dit-elle,

« lorsqu'elles furent seules, Dieu m'a fait
« la grâce de m'appeler à lui. Il m'a ins-
« piré de finir dans cette sainte retraite
« des jours dont le nombre ne peut plus
« être bien grand. Ne vous affligez pas,
« ma fille ; je sais combien vous m'aimez;
« mais que votre tendresse ne vous porte
« pas à troubler la paix que cet asile pro-
« met à la fin de ma vie. Vous allez don-
« ner la main au comte Antoine de Vo-
« lenta. Votre bonheur est en vos mains.
« Que la piété, la vertu, la raison et la
« bonté dirigent votre conduite, et vous
« serez heureuse ; et les vicissitudes de la
« fortune ne pourront altérer votre féli-
« cité. Quelle consolation n'éprouvera pas
« votre mère, si le ciel exauce les vœux
« qu'elle forme pour vous, et si, à son
« heure dernière, l'estime dont vous
« jouirez ne lui laisse aucune inquiétude
« sur sa fille. Croyez celle qui vous donna
« le jour, et qui ne connoît que trop ce
« monde dans lequel vous allez continuer

« de vivre. Ne cessez de vous garantir des « vaines promesses de ce monde trom- « peur, des séductions des plaisirs, des « illusions de l'amour-propre. Ma ten- « dresse pour ma Constance a toujours « été au-dessus de toute expression ; elle « ne saura jamais tout ce que j'ai fait pour « elle ; prouvez votre affection à votre « mère par le souvenir que vous conser- « verez de ce que sa tendresse et son « Dieu lui inspirent en ce moment pour « vous. »

Constance, très-attendrie et aux genoux de sa mère, lui exprimoit sa reconnoissance, son amour, son dévouement, son désir extrême de la voir renoncer au cloître dans lequel elle vouloit se renfermer pour toujours. Elle la conjuroit de ne pas abandonner sa fille qui ne pouvoit vivre sans elle, lorsque minuit sonna. — « Ne « cherchez pas, ma fille, à émouvoir le « cœur de votre mère ; il n'est que trop « combattu par ce qu'il ressent pour vous ;

« n'attaquez pas une détermination né-
« cessaire ; ne vous opposez pas à la vo-
« lonté de Dieu. Voici le moment d'aller
« à l'autel ; on nous attend ; partons. » —
Constance éprouvoit un pressentiment funeste. Elle se relève en silence, soupire, et, conduite par la marquise, monte dans une voiture qui les attendoit.

Elles arrivent dans la cour du château, dont les appartemens sont à peine éclairés. Le comte Antoine vient au-devant d'elles. Il les introduit dans une grande salle qui précède la chapelle, et où ils ne trouvent que deux hommes de confiance du comte, qui doivent servir de témoins. On avertit que le curé est prêt ; la chapelle s'ouvre ; on s'approche de l'autel ; la marquise, dans une très-grande agitation, y présente sa fille, dont le cœur bat avec force ; les cierges ne répandoient qu'une foible lumière : le pasteur prend la main du comte, la met dans celle de Constance, et au moment où il leur de-

mande s'ils consentent à leur union mutuelle : — « Arrêtez, » s'écrie une voix qui fait frémir le comte. Une porte cède à une grande secousse ; une dame, vêtue de noir, paroît, s'arrête auprès du sanctuaire ; des torches l'environnent, le curé effrayé suspend la cérémonie. — « Comte, « dit la dame, reconnoissez-vous celle « que l'on croit morte depuis tant d'an- « nées, et qui sort du tombeau pour vous « empêcher de commettre un crime ? « Malheureuse Constance, Antoine est « mon époux. » — Dans le même moment, arrivent dans la chapelle d'Ellival, sa femme, ses enfans, madame d'Amance, Dulac, Lisberg, la princesse de Santangélo, Alphonsine, Léon, Aurore et Amédée. Constance se trouve mal. On court à elle. Le comte Antoine demeure anéanti ; sa raison s'égare ; le délire s'empare de sa tête ; on l'entraîne.

La marquise est presque inanimée ; l'horreur a saisi son âme ; elle se relève

avec violence, court à sa fille, la serre dans ses bras, la recommande à la protection du ciel, à la noble affection de la princesse, de la famille d'Ellival, de celle d'Amédée, de la comtesse Antoine elle-même, et, s'arrachant avec effort du lieu saint où elle laisse sa fille chérie : — « Mon Dieu ! veillez sur elle ! » s'écrie-t-elle ; et elle se précipite vers la voiture qui la ramène au couvent dont elle ne doit plus sortir.

Le comte Antoine avoit été porté sur un lit, dans un appartement voisin de la chapelle. La comtesse accourt auprès de lui ; mais, dès qu'il la voit, sa fureur redouble, ses cheveux se hérissent, ses yeux enflammés sortent de leurs orbites. Ceux qui le gardent ne peuvent résister à la violence de ses efforts ; il rompt les liens dont on l'avoit entouré ; et, maudissant l'instant où il a vu la lumière, se dévouant à la vengeance à laquelle il ne croit plus pouvoir se dérober, poussant

des cris terribles, il repousse et terrasse ceux qui l'entourent, enfonce une fenêtre voisine de son lit, s'élance, tombe sur des rochers qui brisent sa tête, et expire à l'instant.

CHAPITRE XLIV.

On cherche la princesse et ses amis; on leur annonce la fin tragique du comte; sa veuve sans mouvement paroît insensible à tout ce qu'on fait pour la secourir; elle ne revient avec peine de son long évanouissement, que pour tomber dans une douleur profonde; les trois familles consternées la ramènent à Rome, et, fidèles aux promesses solennelles qu'elles ont faites à la marquise, elles ramènent aussi avec elles la triste Constance de Salini.

Lorsque madame de Florentino apprit, peu de momens après son arrivée au couvent de Sainte-Thérèse, la mort effrayante du comte Antoine, elle gémit,

saisie de terreur, invoqua le ciel, et, se jetant aux pieds de la supérieure qui étoit venue dans sa cellule, elle la supplia avec tant d'instance de ne plus prolonger le temps de ses épreuves, que la supérieure consentit à lui donner avant peu de jours l'habit de carmélite. Elle le reçut en effet cet habit qu'elle désiroit si ardemment, au milieu de l'appareil lugubre prescrit par les usages du monastère. Le drap mortuaire fut étendu sur elle. Les prières que l'on adresse à Dieu pour ceux qui ont cessé de vivre, furent récitées; et, ayant rompu tous les liens qui l'avoient attachée au monde, elle se livra, avec tant de persévérance, aux jeûnes, aux veilles, et à toutes les austérités de la pénitence et de la vie religieuse, que sa santé y succomba bientôt. Une maladie des plus dangereuses fit craindre pour ses jours. La supérieure l'avoit exhortée en vain à retrancher une partie des exercices pénibles qu'elle s'étoit imposés. Elle n'avoit voulu rien changer

au genre de vie qu'elle avoit embrassé; et elle ne cessa de s'y conformer, que lorsque sa foiblesse, qui croissoit pour ainsi dire à chaque instant, la réduisit à ne plus sortir de sa cellule, et même à ne pas quitter les planches grossières et funèbres qui lui servoient de lit.

Sa fin approchoit cependant, et le médecin déclara qu'il n'y avoit plus de ressource.

La supérieure vint lui annoncer qu'elle touchoit au terme de ses maux. Elle se souleva, prit les mains de la supérieure, et levant les yeux au ciel : — « Aidez-« moi, ma mère, à remercier dignement « le Dieu miséricordieux qui termine mes « souffrances, et reçoit mon sacrifice. « Que vos prières me soutiennent dans ce « moment redoutable où je vais paroître « devant lui. Vous savez combien sa jus-« tice doit m'inspirer de crainte; conju-« rez-le d'accorder ma grâce à mon re-« pentir. »

Elle demande à revoir l'ecclésiastique qui a toute sa confiance ; et, lorsque leur pieuse et secrète conférence est finie, le saint prêtre va préparer la triste et dernière cérémonie que réclame la marquise.

Des religieuses entrent dans la cellule. On répand de la cendre sur le pavé ; on la dispose en croix ; on étend la mourante sur ce signe vénéré ; la supérieure et plusieurs autres carmélites arrivent, un cierge jaune à la main ; elles précèdent le prêtre qui porte dans un vase d'or les saints mystères. Les religieuses se prosternent ; le prêtre s'avance vers la malade, l'encourage, la bénit, prononce au nom du Très-Haut son pardon solennel, lui donne le pain consacré, la bénit de nouveau, et sort avec la supérieure et les religieuses qui l'avoient précédé.

Constance attendoit depuis long-temps dans un des parloirs, la permission de voir encore sa mère. On en prévient la marquise, qui désire qu'on l'introduise et

qu'on la laisse seule avec elle. « Ma mère,» s'efforce-t-elle de dire, en entrant, et en se jetant sur le lit de cendres auprès de celle qu'elle ne doit plus revoir; et elle ne peut rien ajouter; ses sanglots la suffoquent. — « Ma fille, prenez courage, « et ne pleurez pas sur moi; je touche au « terme de ma délivrance. J'ai voulu vous « voir avant de mourir; j'ai voulu voir « encore une fois ma fille chérie. J'ai dû, « dans ce moment suprême, lui révéler « un grand secret. Je vais mettre à l'é- « preuve son estime, sa tendresse peut- « être.—Ma mère, pourriez-vous croire? « — Ecoutez-moi, ma fille : peu de mo- « mens me restent, et bientôt je ne pour- « rai plus me faire entendre. Une voix « intérieure, celle de Dieu même, me « commande le plus grand des sacrifices. « Puisse-t-il apaiser entièrement sa justice! « Je vais paroître à vos yeux bien diffé- « rente de ce que vous me croyez. L'or- « gueil a fait mon crime; que je le dompte

« à mon heure dernière; que je l'humilie « devant ma fille. Prenez sur cette table « ce papier cacheté, et lisez à l'instant. » — Constance, désolée, incertaine, balance. « — Lisez, ma fille, ne refusez pas votre « mère. » — Constance se lève, va à la table, décachète le paquet, le lit; c'étoit une copie de la déclaration faite par Valti et ses amis. Elle ne se soutient plus, elle chancelle, elle tombe auprès de sa mère, et, tremblante, baise ses mains défaillantes qu'elle arrose de pleurs. — « Vous « voyez devant vous une femme bien « coupable; puisse son repentir effacer « son forfait! Puisse le ciel avoir pitié de « celle dont le cœur maternel est dans « ce moment si cruellement déchiré! « Vous brûlerez ce papier, ma fille. Les « familles d'Ellival, de Santangélo et de « Florentino connoissent mon fatal se- « cret; mais elles ne vous en parleront « jamais; elles ont pris avec Valti et ses « amis toutes les précautions nécessaires

« pour qu'il fût à jamais oublié ; qu'ils « croient toujours que vous l'ignorez ; « fiez-vous à leur loyauté, à leur géné- « rosité, à leur tendre intérêt. Que ma- « dame de Santangélo vous serve de mère. « Adieu, ma fille ; priez chaque jour pour « moi... Je sens que mes forces m'aban- « donnent ; j'ai peine à vous parler... Que « le Dieu protecteur des enfans orphelins « vous comble de bénédictions ! Soyez « plus heureuse que votre mère. » — Elle fait signe à Constance de s'approcher encore davantage d'elle, pose sur son front ses lèvres décolorées, s'efforce de lever sur sa tête sa main maternelle..... La supérieure reparoît avec plusieurs religieuses. On emmène Constance qui respire à peine. La marquise tâche encore de faire entendre quelques mots ; elle demande pardon de toutes ses fautes à la supérieure et à toutes les carmélites ; son agonie commence ; ses idées sont troublées ; les religieuses récitent autour d'elle

les dernières prières, et répandent l'eau que le prêtre a bénie.

La marquise, comme se réveillant un moment d'un profond sommeil, et roulant ses yeux égarés : — « Quel violent « incendie !... Sauvez ces enfans.... » s'écrie-t-elle d'une voix assez forte. « Mon « Dieu, pardonnez, pardonnez. » — Et elle rend le dernier soupir.

CHAPITRE XLV.

Plusieurs jours après avoir donné des larmes à la marquise de Florentino, et tout fait pour tâcher de consoler sa fille, les familles de Santangélo, d'Ellival et de Florentino, fixèrent le jour où Charles et Léon seroient heureux époux. Le mariage de Germain et celui de Michel devoient être bénis en même temps et dans le même endroit que ceux de Léon et de Charles. Mais la touchante cérémonie si nécessaire à leur bonheur et à celui de leurs parens, ne devoit pas avoir lieu dans Rome. C'étoit dans la chapelle à demi-ruinée du château situé près de la cabane de Thadée, que les deux jumeaux devoient être unis aux deux enfans de la comtesse Caroline.

Ils devoient recevoir le gage de leur félicité suprême, au milieu de cette forêt qui avoit servi d'asile à leur enfance.

Le jour convenu, les trois familles, Germain, sa sœur, Valti, Pauline et Michel partirent pour cette forêt que les jumeaux alloient revoir avec tant de plaisir. Quelle joie leur présence inspira dans la cabane de Thadée! Avec quel transport Madeleine embrassa Jean et sa Marguerite!

Bientôt on se rendit au vieux château. On y trouva réunis plusieurs amis de ceux qui alloient recevoir la main de leurs amantes. Les cours, les galeries, les appartemens, la chapelle étoient ornés de guirlandes de fleurs et de verdure. Les tombes avoient été restaurées, et tous les vieux trophées du château les couronnoient en nobles et respectables pyramides. Une grande quantité de flambeaux brûloient autour du sanctuaire, le pavé étoit jonché de roses; Charles, Léon,

Germain et Michel s'avancèrent près des marches de l'autel, conduisant Alphonsine, Adélaïde, Pauline et Charlotte, dont les beaux cheveux flottoient autour d'une couronne de fleurs d'oranger; Madeleine, placée entre Alphonsine et Léon, donnant la main à l'un et à l'autre, paroissoit, dans un ravissement céleste, présenter ses jumeaux à la divinité. Le comte et la comtesse d'Ellival croyoient voir renaître le moment fortuné où, dans l'ermitage de Hyères, le ciel avoit reçu leurs sermens. Madame d'Amance, la princesse, Dulac, Lisberg, éprouvoient le plus doux saisissement. Valti, ses amis, Thadée, Anna, Victor jouissoient délicieusement de leur ouvrage. Le prêtre paroît revêtu des ornemens sacrés. Une musique suave et religieuse se fait entendre. Des voix mélodieuses chantent les louanges de Dieu, et le bonheur que tant de cœurs lui demandent pour les jeunes époux. Amédée et Aurore couvrent de fleurs ces époux

si heureux; et, se plaçant un moment sur les marches de l'autel, Amédée leur parle au nom des Florentino et des Volenta, dont les vertus, les grands talens et les hauts faits ont laissé de glorieux souvenirs, et dont la cendre, qui repose sous les monumens de la chapelle, semble se ranimer à la voix de leurs jeunes descendans. Il invoque le Très-Haut, au nom de ces ombres illustres, dont la bénédiction semble descendre sur ceux qui vont prononcer le serment d'être toujours bons et de s'aimer toujours. L'attendrissement de tous les assistans est extrême. Le pasteur commence l'auguste cérémonie; il prépare le plus saint des sacrifices, au milieu des nuages d'encens qui s'élèvent avec le parfum des fleurs les plus odoriférantes. Il s'approche de ceux dont il va consacrer l'union fortunée; il leur demande s'ils veulent cette union sainte; ils s'empressent de réclamer de leurs parens un consentement que ces derniers leur

donnent, en répandant les larmes de la joie la plus pure; Gervais et Charlotte le reçoivent du comte d'Ellival et de Caroline; les jumeaux ne peuvent le demander qu'aux tombes de leurs ancêtres. Une musique céleste leur répond. On croiroit entendre les voix de leurs aïeux. Un pain, semblable à celui que Léon et Alphonsine, pendant leur enfance, ont trouvé dans la chapelle, et qui a sauvé leur vie, est apporté avec pompe. Les jumeaux le présentent en offrande, et on le dépose sur l'autel. Le prêtre bénit les anneaux, heureux symboles de la durée de la félicité conjugale. Il prononce les paroles sacrées. Les rites nuptiaux sont accomplis; les quatre mariages sont consacrés, et, pendant que le vénérable ecclésiastique achève la messe solennelle, le chœur fait retentir les chants de la reconnoissance.

Quelle joie, quels transports, quel intérêt, quelle tendresse sont exprimés, lorsque la cérémonie est finie, et qu'on

est sorti de la chapelle ! On se presse de revenir à Rome où les sentimens les plus vifs donnent un charme inexprimable aux fêtes brillantes qui se succèdent pendant plusieurs jours.

CHAPITRE XLVI.

Cependant, au milieu de tant de bonheur, la comtesse Caroline ne pouvoit résister à une secrète mélancolie. Sa santé s'affoiblissoit, sans qu'on pût deviner la cause de ce dérangement que sa bonté l'engageoit à cacher le plus possible, pour ne pas troubler, par la plus légère inquiétude, les jours heureux de ceux qui l'entouroient. Mais le comte d'Ellival l'aimoit trop pour ne pas remarquer les progrès constans, quoique peu sensibles, d'un changement qui l'intéressoit plus que sa vie.

La comtesse Caroline eut envie d'aller passer quelque temps à Hyères. Elle imaginoit qu'un séjour de quelques mois,

dans un pays qui lui étoit si cher, et où elle avoit été si heureuse, dissiperoit la tristesse à laquelle son âme avoit tant de peine à résister. Le comte s'empressa d'adopter ce projet, et il fut résolu, avec leurs amis, que M. d'Ellival et Caroline partiroient incessamment pour la Provence, avec madame d'Amance, le baron de Lisberg, Dulac, Charles, Alphonsine, Léon et Adélaïde. Gervais, Pauline, Charlotte et Michel devoient les suivre; et la princesse de Santangélo, ainsi qu'Aurore et Amédée, auroient été trop affligés de leur absence, pour ne pas les accompagner.

Les trois familles, avant leur départ, forcèrent Valti, ses amis, Madeleine et sa famille, à accepter de nouveaux bienfaits, et leur inspirèrent une bien plus grande reconnoissance encore, en leur annonçant qu'ils seroient bientôt de retour à Rome.

La veuve du comte Antoine vit partir,

avec bien du regret, les familles d'Ellival, de Florentino et de Santangélo. Elle désira d'avoir auprès d'elle Constance; elle lui inspira les meilleurs principes, fortifia ses bonnes qualités, la rendit aussi estimable qu'elle étoit belle, et lorsque, quelques années après, le comte Rodolphe, dont on ignoroit ou dont on avoit oublié les coupables excès, revint de ses voyages, bien différent de ce qu'il avoit été pendant sa première jeunesse, la comtesse Antoine crut pouvoit lui confier le bonheur de Constance, et lui fit obtenir la main de cette orpheline devenue bien intéressante, et à laquelle elle avoit résolu de laisser sa fortune.

CHAPITRE XLVII.

Avec combien de témoignages d'estime et d'affection, monsieur et madame d'Ellival, leurs enfans, leurs parens, leurs amis furent reçus à Hyères ! et avec quelle joie le comte, la comtesse, Charles, Adélaïde, madame d'Amance, Lisberg et Dulac revirent ces rives et ces montagnes verdoyantes et fleuries qui leur retraçoient des souvenirs si doux ! Germain et Charlotte ne pouvoient modérer tout ce qu'ils éprouvoient en se retrouvant dans les bras de Gervais et de Thérèse, et en leur présentant Pauline et Michel, que Thérèse et Gervais ne cessoient de bénir, en les confondant dans leurs embrassemens avec Charlotte et

Germain. Charles parcouroit avec Alphonsine le beau pays qu'il étoit si content de revoir ; Adélaïde conduisoit Léon dans tous les endroits qui avoient si vivement intéressé son enfance ; et les trois familles réunies allèrent visiter cet ermitage de la Vierge, où le bonheur suprême avoit commencé pour d'Ellival et pour sa compagne. L'ermite, qui vivoit encore, fut enchanté de les revoir. Ils entrèrent dans le temple ; ils y prièrent. D'Ellival montroit à la princesse, à Aurore et à Amédée, les différentes places où il avoit éprouvé ces sentimens soudains, irrésistibles et profonds dont il les avoit si souvent entretenus. Caroline, tenant d'une main Charles, et de l'autre Alphonsine, regardoit Adélaïde et Léon, contemploit d'Ellival, sourioit à ses amis. Elle devoit être la plus heureuse des femmes, et cependant une peine intérieure et qu'elle ne pouvoit comprendre, venoit à chaque instant troubler l'enchantement dans le-

quel son âme se plongeoit avec tant de délices. Il lui sembloit qu'un voile s'étendoit sur tous les objets de son affection. Elle fut long-temps recueillie. Ses amis suivirent son exemple.

On sortit. On s'assit sur l'esplanade. La comtesse avoit les yeux fixés sur la route qui conduisoit à la chaumière de Mathurine. Son mari lui serra la main ; elle ne put retenir ses larmes. Ses enfans, ses amis les virent couler ; mais ils connoissoient trop la vive sensibilité de la comtesse, pour ne pas lui cacher avec soin qu'ils s'étoient aperçus de sa tristesse. D'Ellival, en l'embrassant, l'entraîna au milieu du groupe que formoient leurs quatre enfans. On désira de jouir longtemps des points de vue admirables que l'on avoit sous les yeux. On se promena autour de la chapelle, on parcourut les bois de pins qui l'environnent ; on revint à Hyères par des prairies charmantes et de belles plantations d'oliviers. On sa-

vouroit, pour ainsi dire, tous les agrémens d'une des contrées les plus favorisées par la nature. Caroline seule ne pouvoit se livrer en paix à la félicité commune. Il lui sembloit qu'un sentiment secret lui annonçoit que bientôt elle ne seroit plus au milieu de ceux qu'elle chérissoit si vivement.

LETTRE

De la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte de.....

« Mes lettres doivent vous paroître « chaque jour plus mélancoliques, ma « chère amie. Pardonnez-moi si j'abuse « de votre amitié. Mais je n'ai pas la force « de vous cacher aucun de mes pressen- « timens. Il m'est si doux, si nécessaire « de les déposer dans votre sein. Cet aban- « don, qu'autorise votre affection pour « moi, me donne plus de force pour sup- « porter ce que j'éprouve, sans en parler « à d'Ellival. Voilà les premières peines « que je ne confie pas au bien-aimé de « mon cœur. Il les soulageroit par ses « consolations; mais combien il seroit « affligé! Je le connois bien; il aura assez « tôt des regrets trop amers.

« Je vous ai écrit, ma chère cousine, ce

« que j'avois éprouvé, en visitant avec nos
« amis de Rome l'ermitage de la Vierge.
« Hier nous les avons conduits à ce grand
« étang, qui rappelle à ceux qui nous ai-
« ment des scènes si intéressantes de ma
« vie et de celle de mon mari. J'étois bien
« souffrante. La tristesse de mon esprit me
» paroissoit diminuée; mais ma santé étoit
« plus dérangée. On a voulu voir de près ces
« rochers si souvent battus par les vagues,
« et où d'Ellival fut sauvé par celle qui au-
« roit été si heureuse de mourir pour lui.
« On s'est embarqué; on a vogué long-
« temps. L'étang a été traversé en différens
« sens. On est revenu auprès des rochers,
« et, comme la mer étoit calme, on s'y est
« arrêté. La barque dans laquelle j'étois
« avec d'Ellival, s'est trouvée précisément
« à côté du gouffre où il faillit à périr.
« D'Ellival m'a serrée contre son cœur.
« Un coup de vent inattendu a agité la
« barque. Mon mari m'a embrassée encore
« plus fortement, comme pour me retenir

« à son tour. Mes quatre enfans m'ont en-
« vironnée avec une sorte d'effroi. L'ap-
« parence du danger s'est bientôt dissipée.
« Je leur ai souri ; je les ai pressés contre
« mon sein. Ils ont craint de me perdre; ils
« ont redouté pour moi le gouffre sur les
« bords duquel, un instant auparavant,
« ils étoient si tranquilles. Leurs efforts
« seront vains. Je serai ravie à leur ten-
« dresse ; j'échapperai à leurs embrasse-
« mens ; je tomberai dans l'abîme de la
« mort.

« Le frais de la mer a augmenté mes
« douleurs. Je suis devenue très-pâle.
« D'Ellival a proposé de repartir. Nous
« sommes promptement remontés en voi-
« ture, et revenus à Hyères. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Vous vous souvenez, ma chère cou-
« sine, de cette grotte où d'Ellival, pour
« la première fois, me parla de son amour.
« Nous y sommes allés. Mes souffrances
« étoient un peu suspendues. Le temps
« étoit très-beau ; aucun souffle n'agitoit
« l'air. J'ai cru pouvoir aisément accom-
« pagner ma famille et mes amis. Mais
« j'avois trop présumé de mes forces. Je
« m'affoiblis chaque jour davantage. Nous
« étions encore au bas de la vallée pitto-
« resque, vers le haut de laquelle la grotte
« est située, lorsque je me suis sentie très-
« fatiguée. Charles et Alphonsine m'ont
« soutenue. Ils paroissoient si contens de
« m'aider à marcher. Bientôt j'ai senti
« que mes jambes fléchissoient sous moi.
« Mes quatre enfans ont voulu me porter.

« Je n'ai pu me refuser à leurs vives ins-
« tances. D'Ellival les aidoit. Combien
« j'étois émue de leurs soins si attentifs,
« de leurs précautions si touchantes! Heu-
« reuse épouse, heureuse mère, pourquoi
« faudra-t-il que je quitte et mes enfans et
« mon Ellival?

« Nous sommes arrivés à la grotte.
« Avec quel attendrissement j'ai lu les nou-
« velles inscriptions que mon mari et mes
« enfans y ont fait tracer! Avec quelle cha-
« leur d'Ellival a rappelé à nos amis tout ce
« qu'il leur a dit si souvent de cette grotte.
« Alphonsine et Léon étoient enchantés de
« l'entendre. Ils examinoient, avec l'in-
« térêt le plus vif, l'intérieur, l'extérieur,
« les environs de cet asile; ils sortoient, ils
« rentroient. Charles conduisoit Alphon-
« sine, Adélaïde conduisoit Léon. Ils ve-
« noient m'embrasser, ils embrassoient
« tous nos amis. D'Ellival les a rassemblés
« autour de moi. Avec quel plaisir je
« contemplois cette chaîne si chérie dont

« ils m'environnoient ! O mon Dieu! me « disois-je tout bas, puissent-ils, quand « je ne serai plus, consoler leur père !

« Pardonnez-moi, ma chère cousine, « la teinte sombre de mes lettres. Je ne « puis plus surmonter les idées qui m'ob- « sèdent. Ma sensibilité s'exalte, et ma « raison s'affoiblit. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Je vous remercie de vos conseils, « ma chère amie; je m'y conforme de « mon mieux. Je fais très-exactement « tout ce que me prescrit notre excellent « médecin. Mais quand un coup terrible « a été porté, quelle espérance peut-on « avoir? La fatale disparition de Charles « m'a frappée trop fortement; elle a dé- « cidé de ma destinée.

« Je me suis traînée ce matin jusqu'au

« château. Je me suis assise sur cette pierre « dont le souvenir vivra long-temps dans « ma famille. Ellival étoit auprès de moi ; « mes enfans, mes amis m'entouroient. « Le ciel étoit serein ; le soleil brilloit de « tout son éclat ; les feux qui jaillissoient « des vagues de la mer, contrastoient « avec la riante verdure des campagnes ; « l'air étoit calme et embaumé. Nous « respirions de doux parfums. Nous ad- « mirions en silence l'immense paysage. « Nous étions heureux.

« Un nuage noir s'est montré au-dessus « des îles. Des éclairs l'ont sillonné. Le « calme a cessé ; le tonnerre a grondé ; « la tempête a menacé de bouleverser « l'horison si tranquille un moment au- « paravant. Ce changement subit a troublé « mon âme. L'orage s'en est emparé. « L'instant de bonheur a disparu pour « moi. Mon Ellival, mes enfans, mes « amis, je les vois aujourd'hui. Je les « chéris ; ils m'aiment. Encore quelques

« instans, et je ne les verrai plus. Tout « aura fini pour moi. O Dieu ! j'étois si « heureuse.

« La crainte d'une grande averse nous « a fait redescendre vers notre habitation. « J'ai eu bien de la peine à y arriver. Je « donnois un bras à d'Ellival, et l'autre à « Charles. Alphonsine me précédoit et « m'indiquoit les sentiers les plus faciles. « Adélaïde et Léon écartoient les pierres « et les branches sèches. Pauvres enfans, « que le ciel les récompense !

« Vraisemblablement je ne reverrai « plus le château. »

CHAPITRE XLVIII.

La maladie de madame d'Ellival devint bientôt plus grave. L'habileté du médecin ne put en arrêter le cours. Depuis plusieurs jours, sa foiblesse l'empêchoit de se lever. On conservoit encore une assez grande espérance. Elle seule n'en avoit aucune. Elle se sentoit dépérir avec rapidité. Que n'imaginoit-elle pas pour cacher à d'Ellival le mouvement qui l'entraînoit vers la tombe, et que rien ne pouvoit arrêter !

Un jour où elle avoit engagé le comte et madame d'Amance à sortir, pour terminer un arrangement qui pouvoit rendre l'aisance et la paix à une famille infortunée qu'elle aimoit, elle fit venir auprès

de son lit Charles et Alphonsine ; et, lorsqu'elle fut seule avec eux : « Mes enfans, « approchez-vous de votre mère ; elle va « vous affliger ; mais que la pensée de la « consolation que je vous devrai vous sou- « tienne. Le bonheur le plus pur, mes « enfans, n'est que passager sur la terre : « ce n'est que dans le ciel qu'il durera à « jamais. Vous voyez à quel état la ma- « ladie a réduit la plus heureuse des « épouses et des mères. Peut-être Dieu « veut-il me conserver encore pendant « quelque temps au milieu de vous ; mais « lui seul connoît l'avenir, lui seul pré- « voit ses desseins. Soumettez-vous à sa « volonté sainte. Ne pleurez pas, mes en- « fans ; vos larmes me font trop de mal. « Charles, donnez à votre Alphonsine « l'exemple du courage ; tâchez de vous « calmer l'un et l'autre, et écoutez la mère « la plus tendre.

« Si Dieu m'appelle à lui, je crains pour « les jours de votre père ; il ne pourra sur-

« vivre à celle qu'il aura tant aimée. Veil-
« lez sur son désespoir; que votre voix tou-
« chante, mes enfans, parvienne jusques
« au cœur que ma mort aura déchiré. En-
« tourez d'Ellival de toute votre tendresse.
« Charles, ne vous séparez jamais de lui:
« votre sœur sera obligée de suivre son
« mari; remplacez-moi, sans cesse, au-
« près de votre père: qu'il retrouve mon
« amour dans votre affection; que votre
« attachement ingénieux cherche sans
« cesse ce qui pourra mêler quelque con-
« solation au chagrin affreux dans lequel
« il sera plongé; ne lui donnez jamais de
« peine: qu'il ne soit jamais malheureux
« par ses enfans: ma perte le rendra
« assez infortuné. Parlez-lui quelquefois
« de sa Caroline; rappelez-lui que le der-
« nier soupir de son épouse aura été
« pour lui; rappelez-lui qu'elle lui aura
« ordonné de vivre, qu'elle lui aura con-
« fié le bonheur de ses enfans. Alphonsine,
» Charles, que votre père soit tout pour

« vous : Dieu bénira vos tendres soins.
« Mon ombre errante autour de vous,
« en sera le témoin invisible ; et, lorsque
« votre cœur aimant et vertueux jouira
« des effets de votre constante et filiale
« sollicitude, ah! croyez que votre mère
« ne sera étrangère à aucun des sentimens
« que vous éprouverez. »

Madame d'Ellival parla encore à Charles et à Alphonsine ; mais ses enfans ne l'entendoient plus. Ils étoient tombés sans connoissance sur le lit de la comtesse, leur bouche collée sur la main de leur mère. Elle sonna avec force ; on vint ; on les secourut ; ils restèrent inconsolables.

Quelques jours après, le pasteur, qu'elle avoit fait prier de se rendre auprès d'elle, venoit d'arriver. Il avoit eu bien de la peine à traverser la foule qui remplissoit toutes les rues par lesquelles on pouvoit aboutir au logement de la comtesse ; les malheureux dont elle étoit la mère étoient si inquiets, si tristes, si impatiens de sa-

voir s'ils pouvoient encore se flatter de quelque espoir. Madame d'Ellival voulut être seule avec le pasteur. Leur entretien fut très-long. Il annonça, en sortant, qu'il reviendroit le lendemain. Il croyoit, comme tous ceux qui étoient auprès de la comtesse, qu'elle étoit encore loin du terme de sa vie. Il ne devoit plus la revoir.

La comtesse eut une foiblesse. On accourut. Elle reprit un peu de force. Mais, sentant sa fin approcher, elle demanda que le pasteur fut rappelé de nouveau. Elle désira voir encore une fois ceux qu'elle avoit tant chéris. Gervais et Thérèse étaient en pleurs auprès de Dulac et de Lisberg, consternés. Aurore, Amédée et la princesse, plus rapprochés du lit, ne pouvoient cacher le désespoir auquel leur âme étoit livrée. Madame d'Amance, les yeux fixés sur sa fille, conjuroit le ciel de l'ôter de ce monde, avant celle à qui elle avoit donné le jour. D'Ellival, dans une sorte d'égarement, et au

chevet du lit de sa Caroline, croyoit ne faire qu'un rêve épouvantable; ses traits portoient l'empreinte de la douleur la plus affreuse, et il sourioit à sa bien-aimée. Le soleil pénétroit dans la chambre. Ses rayons éclairoient le visage de Caroline, pâle, maigre, mais belle comme le jour où elle avoit reçu la couronne nuptiale. Sa douceur, sa bonté, sa tendresse, toutes ses vertus brilloient encore dans ses regards. On croyoit voir un ange. « Mes enfans, dit-elle, venez tous auprès « de votre mère. » — Charles, Alphonsine, Léon, Léopoldine, Germain, Pauline, Michel et Charlotte, s'avancèrent en tremblant, et se prosternèrent autour du lit de Caroline; leurs jeunes cœurs étoient brisés. — « Mes enfans, je vous revois, « comme le jour où Dieu vous a unis dans « la chapelle des ruines. » — Les sanglots les suffoquoient; d'Ellival sourioit toujours; mais le délire et la mort étoient dans ses yeux. — « Mes chers fils,

« mes filles bien-aimées, que votre ten-
« dresse soit éternelle; consolez-vous les
« uns les autres; consolez vos parens;
« consolez mon Ellival. Que le Dieu
« auprès duquel je prierai sans cesse pour
« votre bonheur, vous comble de tous
« ses biens! Souvenez-vous quelquefois
« de la mère qui vous bénit... Mes amis,
« je vous recommande ces enfans... Ma
« mère, bénissez-les.... Mon ami, mon
« Ellival, bénis aussi les enfans de ta
« Caroline.... Vis pour eux.... Adieu. »
— Et son âme s'envola dans le séjour céleste.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

Pages

LETTRE de la marquise de Florentino au comte Antoine de Volenta. 1
Autre lettre de la même au même. 13
Chapitre XXIII. 20
Chapitre XXIV. 24
Lettre de Dominique au comte Antoine de Volenta. 28
Chapitre XXV. 33
Lettre de Dominique au comte Antoine de Volenta. 36
Lettre de Caroline, comtesse d'Ellival, à la princesse Charlotte de... 40
Autre lettre de la même au même. 44
Autre lettre de la même à la même. 46
Chapitre XXVI. 49
Chapitre XXVII. 53
Chapitre XXVIII. 57
Chapitre XXIX. 64
Chapitre XXX. 69
Lettre de la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte. 79

Pages

Chapitre XXXI. 84
Chapitre XXXII. 91
Chapitre XXXIII. 96
Chapitre XXXIV. 102
Chapitre XXXV. 104
Chapitre XXXVI. 108
Chapitre XXXVII. 113
Chapitre XXXVIII. 116
Lettre du concierge du château de S.-Paul au comte Antoine de Volenta. 118
Chapitre XXXIX. 124
Chapitre XL. 132
Chapitre LXI. 137
Chapitre XLII. 146
Chapitre XLIII. 153
Chapitre XLIV. 165
Chapitre XLV. 173
Chapitre XLVI. 179
Chapitre XLVII. 182
Lettre de la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte de..... 186
Autre lettre de la même à la même. 189
Autre lettre de la même à la même. 192
Chapitre XLVIII. 194

Bon Roman. —

Les diverses intrigues sont encadrées
et développées, avec infiniment
de Goût: racontées avec Sim=
plicité, d'un Style pur et très
correct. —

L'on y trouve de bons exemples de
vertus. — ingénuité, candeur,
amitié touchante et dévoué.
Amour du prochain; Amour de
Dieu Sincère, véritable. —
tableaux des affections les plus
tendres, les plus attachantes. —

La bienfaisance est la plus vraie
des vertus. — C'est la réunion de
plusieurs vertus. —

L'orgueil et l'ambition sont les moteurs de
presque toutes nos infortunes! — ———